

3

Charles DE COSTER

---

# STÉPHANIE

Drame en cinq actes, en vers  
avec un prologue et divisé en sept tableaux

Publié pour la première fois  
à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain

---

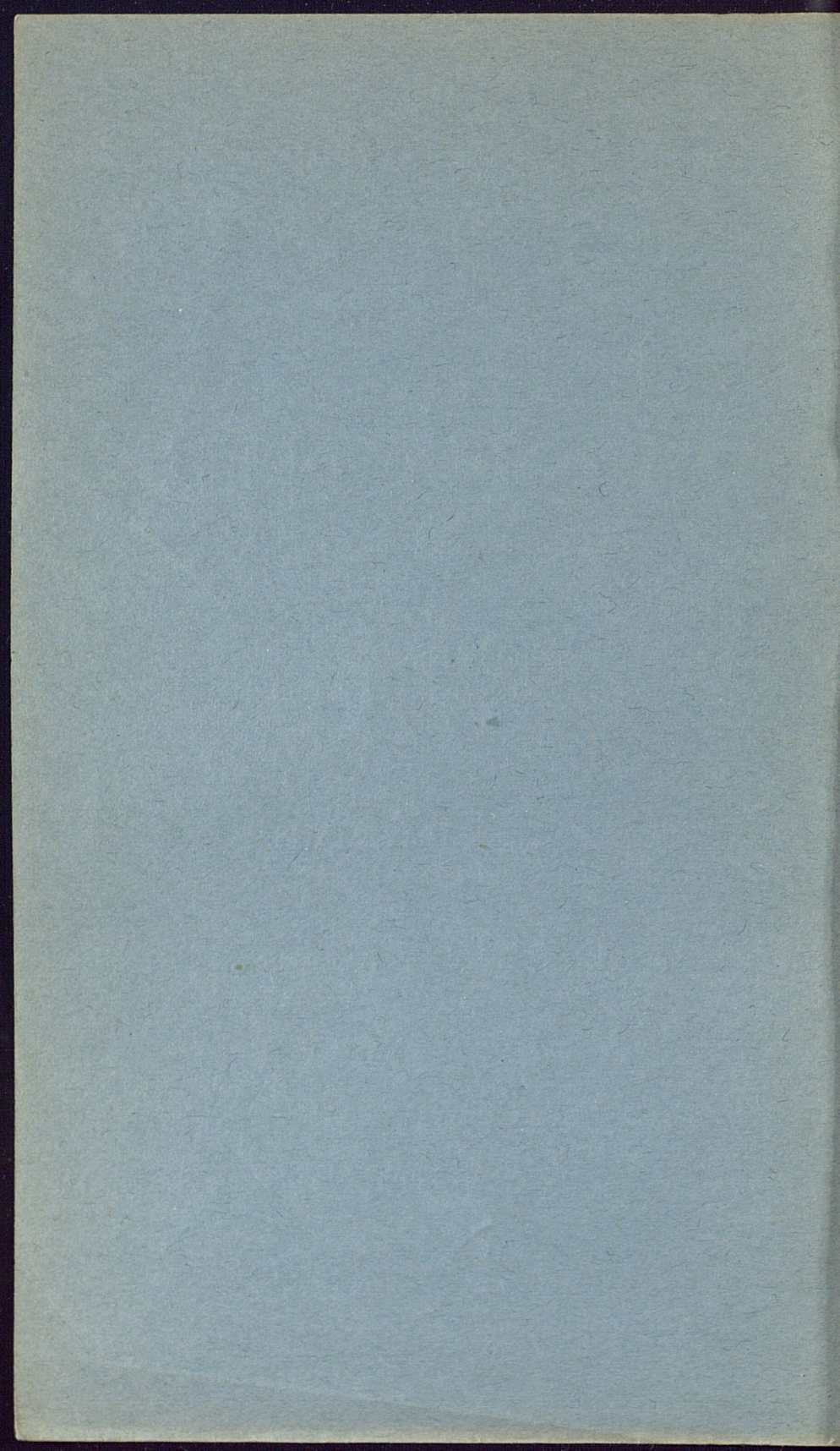
Préface de Camille HUYSMANS

Ministre des Sciences et des Arts

---

BRUXELLES  
Maison Nationale d'Édition  
L'ÉGLANTINE S. C.  
1927



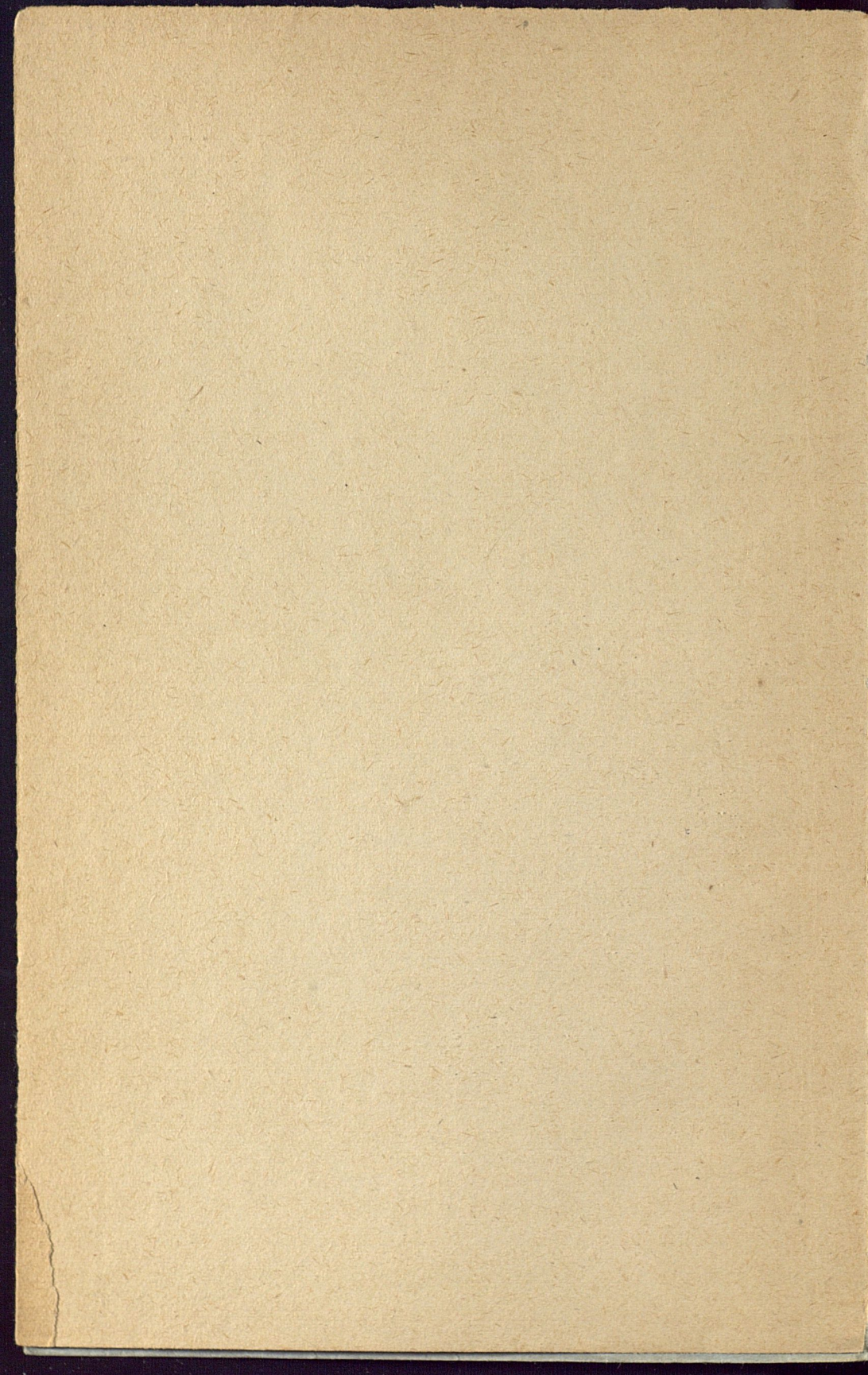




ALA 12648





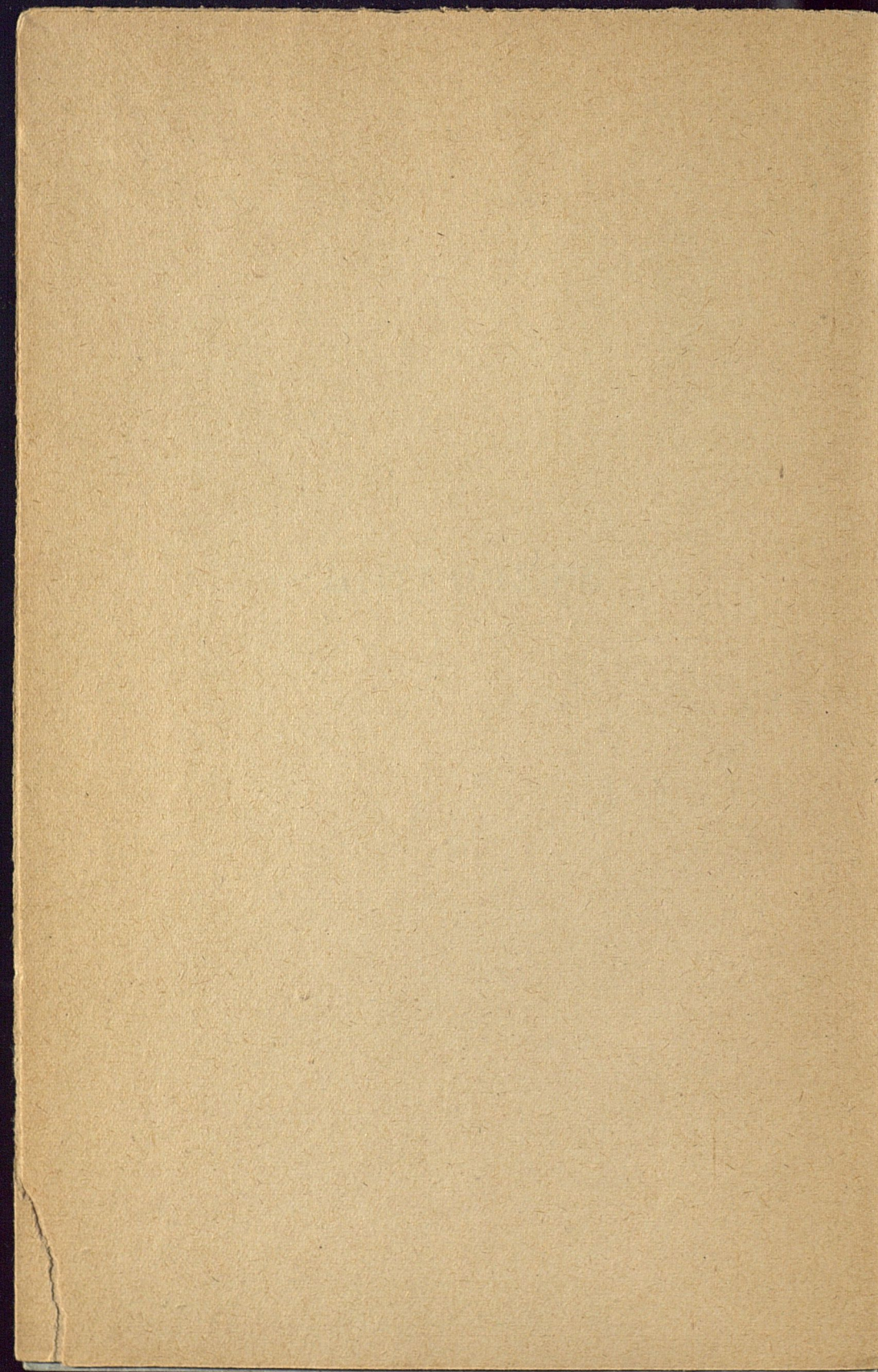




E. orig.

STÉPHANIE







Charles DE COSTER

# Stéphanie

Drame en cinq actes, en vers, avec un prologue  
et divisé en sept tableaux

---

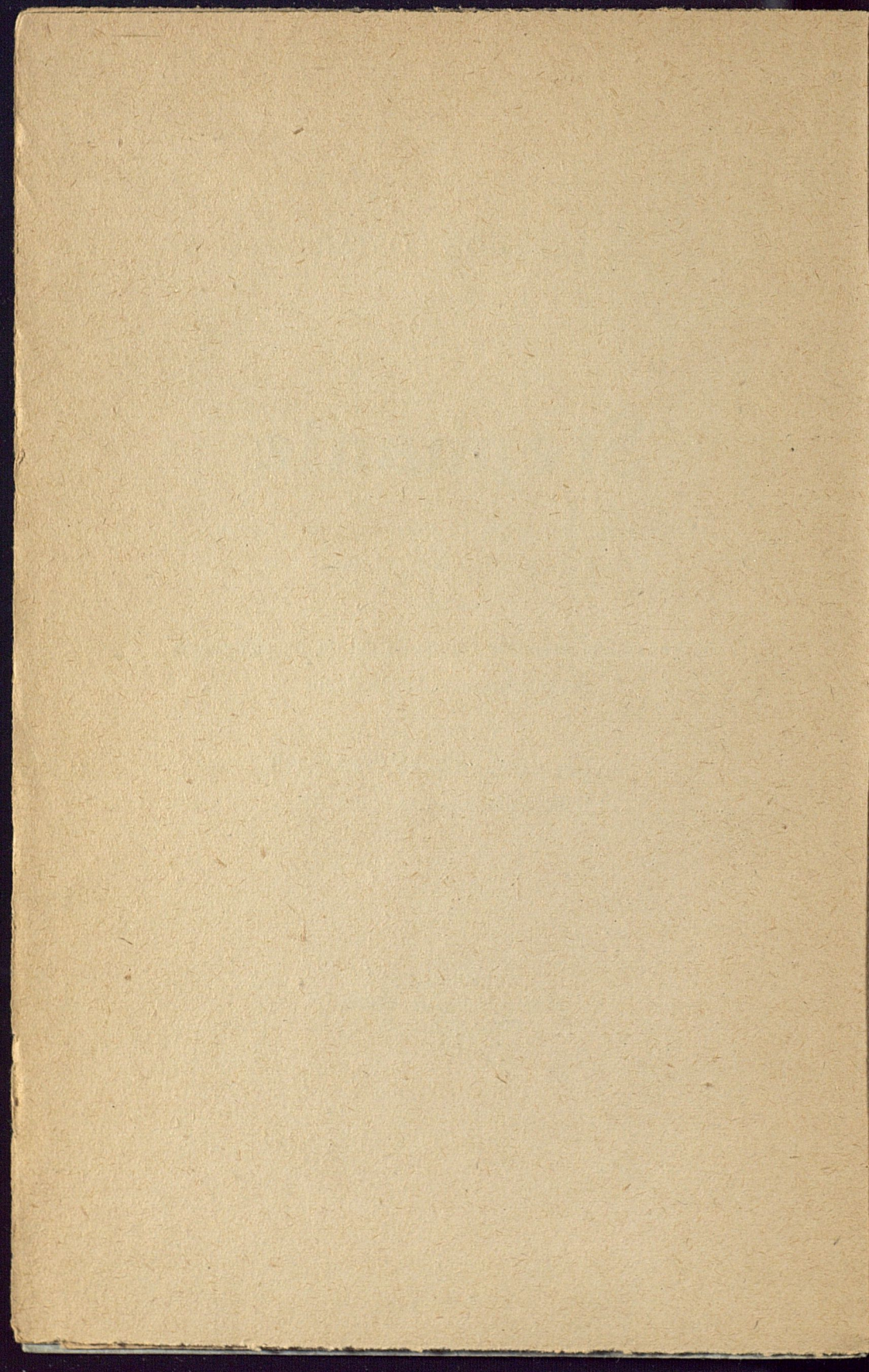
Publié pour la première fois à l'occasion du centenaire  
de la naissance de l'écrivain

---

Préface de **Camille HUYSMANS**  
Ministre des Sciences et des Arts

BRUXELLES  
Maison Nationale d'Édition  
L'ÉGLANTINE, S. C.  
1927

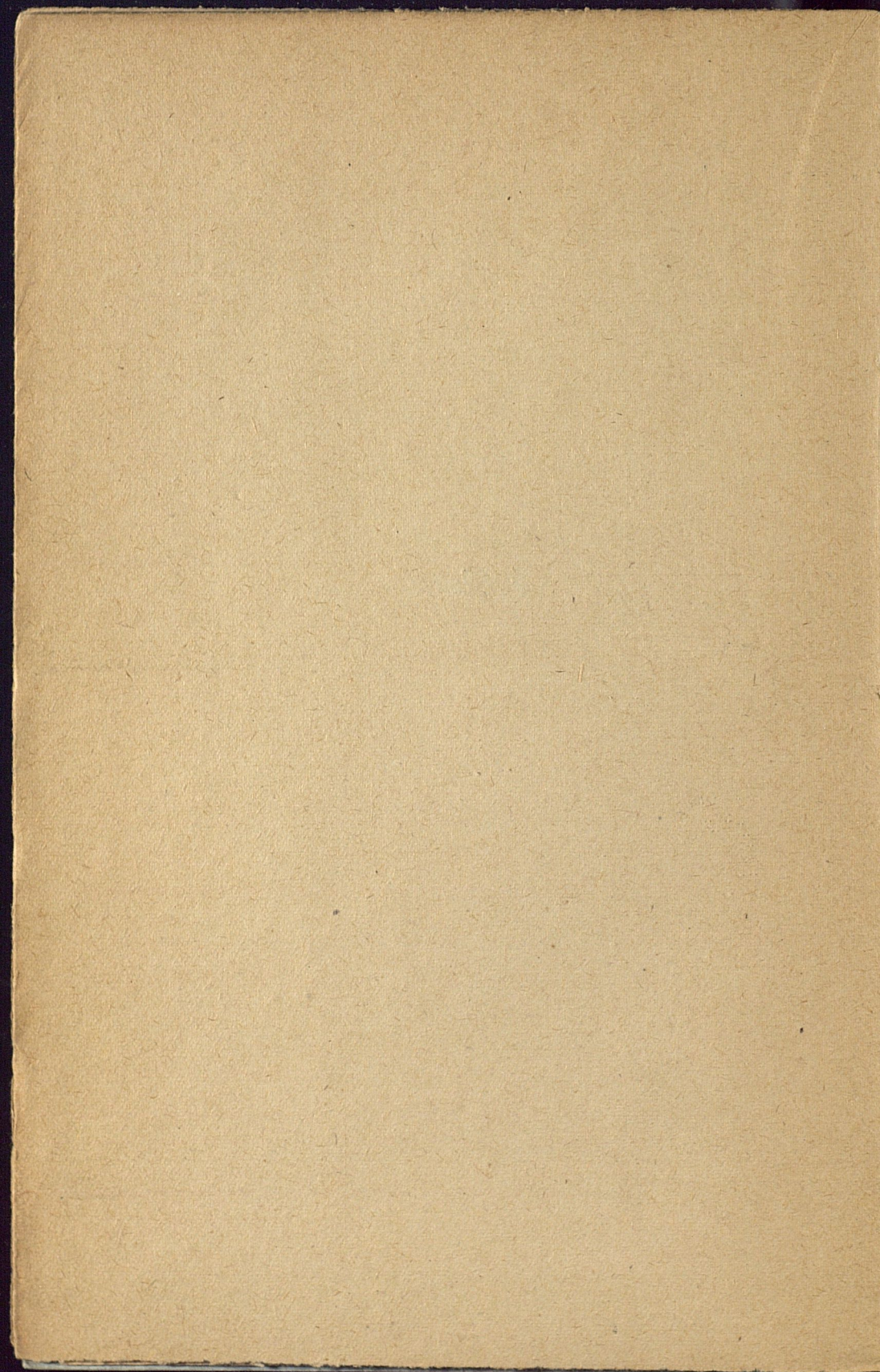






**Préface**







La pièce inédite que je publie n'ajoute rien à la gloire de De Coster. Mais elle est intéressante. De Coster lui-même y tenait.

Quelques mois avant sa mort, en 1877, il la lut à une soirée que donna son ami Schampheler (1). Parmi les auditeurs se trouvaient Bouré, Van Hove, Kuytenbrauwer, Dillens et d'autres, des écrivains et des artistes. A ce moment elle s'appelait encore CRESCENTIUS.

Puis on n'en entendit plus parler ! Mais un beau jour, avant la guerre, un de mes collaborateurs, M. Oscar Vincart, que j'avais chargé de classer des papiers qui avaient appartenu à Hector Denis, découvrit le manuscrit dans un dossier. Il portait le titre de STEPHANIE, la femme de Crescentius, et, à côté de la signature, une date qui m'intrigua beaucoup : 31 décembre 1878.

---

(1) *La Libre Critique*, 5 août 1897.— Chronique de Senior.



Un examen très rapide de la pièce me donna la conviction que l'œuvre ne pouvait appartenir à l'âge mûr de l'écrivain. Il suffisait, d'ailleurs, de relire l'excellente préface de Potvin aux *Lettres à Elisa* pour éclaircir le mystère (1).

Le CRESCENTIUS de 1853, drame en 5 actes et 8 tableaux, est devenu STEPHANIE en 1878, pièce en 5 actes, 1 prologue et 7 tableaux. Le personnage principal du drame est d'ailleurs Stéphanie et non Crescentius. Quant au manuscrit, il est fort

---

(1) Le manuscrit des *Lettres* révèle à deux endroits différents le nom de famille d'Elisa. La jeune femme s'appelait *Spruyt*. Potvin a barré le mot, mais il est assez facile de reconstituer le texte original.

M. le bourgmestre Max a eu l'obligeance de faire procéder à des recherches dans les registres de l'état-civil et de me communiquer les indications suivantes : Elisa-Adèle-Guillemine *Spruyt* est née à Bruxelles le 17 mars 1832. Elle était fille de Guillaume-Joseph *Spruyt*, greffier au tribunal de commerce. Elisa a habité successivement le n° 15 de la rue de Londres (1-1-51) et le n° 85 de la rue de l'Arbre-Béni (1-9-1852), à quelques pas de la maison où De Coster mourut en 1879. Elle quitta cette habitation en 1858, « sans domicile connu ».

Charles De Coster changea assez souvent de demeure. Les registres ne nous donnent aucune indication avant 1846. Mais à partir de cette année, il eut les domiciles suivants : 1846 : rue Léopold, 98; 1851 : chaussée d'Ixelles, 144 et rue de la Tulipe, 78; 1858 : rue aux Laines, 78; 1860 : rue du Viaduc, 35; 1869 : rue de Berlin, 42; 1870 : rue de la Croix, 56; 1878 : rue de l'Arbre-Béni, 114.



probable que De Coster l'a remanié par-ci par-là, peut-être à la suite des observations qui lui furent faites après la lecture chez Schampheler.

Comment expliquer les raisons pour lesquelles De Coster a eu une prédilection pour cette œuvre de jeunesse ? Est-ce parce que, dès 1853, Van Bommel y avait vu « le germe d'un chef-d'œuvre », et son ami Tyes « les éléments d'un beau succès » ? (1) C'est bien probable. Dans une autobiographie, que Potvin eut le loisir de consulter, De Coster écrivit ces lignes curieuses :

*« Aujourd'hui, 12 février 1853, il put travailler à un grand drame en cinq actes et huit tableaux, sur lequel il compte appuyer sa réputation. »*

De Coster ne fut pas bon prophète. Il délaissa Crescentius et Stéphanie pendant plus de 25 ans et ce fut son TYL qui fit sa réputation. Mais, la tendresse paternelle reprit le dessus, tardivement. Il remania probablement l'œuvre de 1853, il la postdata et, quand Denis vint le voir quelques instants avant sa mort, peut-être glissa-t-il le manuscrit dans les mains de son vieil ami. On ne s'explique pas autrement la découverte de la pièce dans la bibliothèque de Denis.

Il est étrange cependant que Denis n'en parla jamais, même quand il nous fut donné de le rencontrer à des réunions commémoratives organisées par la section d'art de la Maison

---

(1) Potvin, p. 8.



du Peuple, quand la jeune génération d'il y a vingt-cinq ans essayait de réparer des oublis.

\* \* \*

Le manuscrit de *Stéphanie* se compose de quatre cahiers, format propatria, papier non ligné. Les pages ne sont pas numérotées (26 + 24 + 20 + 56). Par-ci par-là, des vers raturés ou des bandes collées, portant des passages remaniés. L'écriture est celle de l'auteur, et il a laissé généralement une page en blanc.

Je ne sais où De Coster a puisé la trame historique de sa pièce. Je suppose qu'il avait lu De Sismondi. Il a bâti son drame sur l'occupation de Rome par les Allemands, à la fin du X<sup>e</sup> siècle.

Les historiens racontent qu'Othon III, empereur d'Allemagne, descendit en Italie en 996, se fit couronner à Rome, exila Crescentius, le gouverneur de la ville, et retourna en Germanie. Mais Crescentius organisa une révolte et expulsa le pape allemand qu'Othon avait installé au Vatican. Deux années plus tard, en 998, Othon revint, et Crescentius fut obligé de se retrancher dans le môle d'Adrien, le château Saint-Ange transformé depuis longtemps en forteresse.

D'après une version légendaire de caractère épique, Othon aurait promis la vie sauve aux soldats de Crescentius et à leur chef, mais il n'aurait pas tenu parole. Il aurait fait décapiter son adversaire et abusé de sa veuve, Stéphanie, après lui avoir administré une potion enivrante. Pour se



venger, Stéphanie se serait approchée de l'empereur, aurait gagné sa confiance et l'aurait empoisonné.

D'après une autre version d'authenticité moins douteuse, le môle d'Adrien aurait été simplement pris d'assaut. Deux années après l'exécution de Crescentius, Othon mourut d'une mort moins dramatique, emporté par la fièvre, à Paterno, où il s'était retiré pour échapper à une nouvelle révolte des Romains (1002).

De Coster fait de Crescentius un patricien patriote (1) qui, comme sa femme et son beau-frère, cultive au plus haut degré le sentiment de l'honneur. Stéphanie a épousé Crescentius, malgré leur grande différence d'âge, parce qu'elle veut échapper à sa passion pour le jeune Othon, qu'elle a rencontré avant qu'il eût ceint la couronne impériale. Othon réduit Crescentius par la faim, lui promet la vie sauve, mais il le fait tuer pour se débarrasser du mari. Il abuse de Stéphanie et, quand celle-ci se rend compte du crime d'Othon, elle le poignarde et sauve la ville éternelle.

\* \* \*

Je ne veux pas faire la critique du drame. A lire les vers de la jeunesse de De Coster, on pense involontairement à sa prose. Et, si ses héros schématiques de Bohême, de Rome et de Germanie rappellent trop un romantisme quelque peu

---

(1) Cf. l'observation de Lavisse et Rambaud.



simpliste, il me paraît cependant que la pièce, malgré ses alexandrins, pourrait tenter la verve d'un compositeur. De Coster lui-même doit y avoir songé, comme l'attestent certaines indications scéniques.

Mais, quelle que soit la valeur relative de la pièce, elle méritait d'être publiée. Nous ne connaissons pas encore tous les écrits de notre grand écrivain et la bibliographie complète de ses œuvres est encore à faire. Que dis-je ? Nous n'avons pas même une édition critique de TYL ULENSPIEGEL.

Si j'ai réussi à procurer à l'Etat quelques manuscrits égarés chez un particulier, afin de constituer un premier fonds destiné à créer une collection qu'enrichira l'Académie de Langue française, nombre de documents intéressants ont été perdus assez stupidement, et d'autres constituent des numéros enfouis et parfois oubliés dans des collections d'amateurs.

J'espère qu'à l'occasion du centenaire, il sera possible de réunir ce qui n'a pas été perdu irrémédiablement. Nous le devons à celui qui est, sans conteste, l'écrivain le plus représentatif de notre littérature. L'œuvre belge la plus connue en Europe est toujours *Tyl Ulenspiegel*, et l'art moderne se réclame encore de De Coster. L'artiste avait conscience que son œuvre marquerait dans l'histoire de son pays. Il n'a pas dû attendre la vérification de son mot d'orgueil : « *Je suis de ceux qui savent attendre.* » De Coster avait promis d'écrire un chef-d'œuvre; il a tenu parole et la Belgique artistique l'a compris immédiatement.

En réalité, Charles De Coster n'a jamais été méconnu.



Si, dans le monde où il vivait, De Coster apparaissait à d'aucuns comme un gentilhomme des lettres, quelque peu bohème, en tant qu'artiste il était doué d'une volonté peu commune. Il a voulu être ce qu'il a été (1). Il n'a composé en somme qu'un seul grand ouvrage. Il n'a pas eu le temps d'écrire la seconde épopée qu'il avait conçue et dans laquelle, vraisemblablement, son grand-père maternel, l'ancien capitaine des gardes wallonnes, aurait joué le grand rôle. Mais *Tyl Ulenspiegel* suffit à sa gloire et tout ce que De Coster a écrit y converge. Les petites pièces qu'il a esquissées pour les Joyeux et les vers qu'il a rimés devaient simplement servir à la formation de son style, — celui qu'il emploiera au courant de la plume dans ses articles de fantaisie politique ou dans ses improvisations amoureuses à Elisa, son travail le plus original après *Tyl*.

Mais, l'animal politique se réveille en lui. Il se sent « Belge » — et il est curieux de constater, par sa collaboration à la revue hebdomadaire de Rops, combien il était hanté par l'idée de l'interpénétration nécessaire des groupes linguistiques qui composent la Belgique (2). De Coster écrit en français, mais il porte un nom flamand. Il tire de ce fait la conclu-

---

(1) « Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne. » (*Lettres à Elisa.*)

(2) Lire e. a. l'article du 27 janvier 1861 : Spectacle Européen. Flamands et Wallons.



sion qu'il a charge d'âmes. Il sait bien que le mystère plane sur ses origines et qu'il pourrait bien être Wallon pur sang. Les confessions de Rops à Mockel (1) ne me paraissent pas laisser grand doute à cet égard. Mais il est hanté par la vision « Belgique » et il n'échappe pas à l'influence de son entourage démocratique, qui se préoccupe de la renaissance des lettres thioises. Comme il craint les conséquences de la politique napoléonienne, il se jette du côté des Flamands. Il étudie leurs peintres. Il s'intéresse à leurs légendes. Il s'éprend de leurs chansons. Et il veut les faire connaître. Il cherche l'outil qui pourrait opérer la suggestion. Il découvre que le style français du XVI<sup>e</sup> siècle, moins analytique que celui du XVII<sup>e</sup>, pourrait servir utilement. « Le vieux langage français est le seul qui traduise bien le flamand. » S'il s'inspire de Balzac, il se rattache à Rabelais. Et le voilà travaillant au pastiche, lourdement parfois. Le style des *Contes* et des *Légendes* est laborieux, et la critique du préfacier n'est pas imméritée. Mais la forme a de l'originalité.

De Coster sent cependant qu'il est sur la bonne voie. « Ce monde étrange, j'aime à m'y plonger. » Ses essais de prime jeunesse lui donnent de l'acquis. La phrase a déjà de l'allure. Il lui suffira de jeter le pont entre sa première et sa seconde manière, entre le style rapide du journaliste et le style ouvrage du conteur, pour aboutir à la troisième, le style de

---

(1) Voir la *Belgique artistique et littéraire*, 1913, article d'Oscar Thiry p. 117.



TYL ULENSPIEGEL, style alerte, mais lardé. On sent la phrase du XVI<sup>e</sup>, mais elle ne heurte plus. De Coster a composé un style nouveau, un style à lui, un style plastique qui illustre ses héros. Le verbe complète l'œuvre. Et tout y est. L'atmosphère et la forme. Il a créé un rythme decosterien qu'il orne de transpositions et de couleurs, et l'on s'en rend compte surtout à la lecture à haute voix, ou bien quand on compare les traductions à l'original.

De Coster emprunte son personnage à Rops, qui avait lu probablement le *Tiel Ulenspiegel* de Delepierre (1). Et il eut un trait de génie. L'étude de la révolte des Pays-Bas était à la mode. Les démocrates y cherchaient des arguments contre l'oppression romaine. De Coster rajeunit Ulenspiegel de plus de deux siècles, et l'encadre dans la sanglante épopée révolutionnaire. Il fait ce que fera également, quelques années plus tard, Albrecht Rodenbach, qui souda la légende de Gudrun à la révolte de Carausius. Tyl devient l'artisan de la libération du pays. Tyl est un héros patriote.

Mais Tyl change aussi d'aspect. Ce n'est plus le Tyl qui joue simplement des tours à ses contemporains. La farce devient tragique. Elle a un but. Elle doit servir. Tyl se hausse au niveau de Philippe II. Il est aussi impitoyable que son adversaire. En face du tyran, il devient le vengeur. Tyl ne

---

(1) *Les Aventures de Tiel Ulenspiegel*, illustrées par Lauters, édition publiée par Delepierre, Bruxelles. Société des Beaux-Arts, 1840.



pouvait se contenter du ridicule ou du sarcasme. Dans la logique de la conception même, Tyl devait se montrer également impitoyable. Œil pour œil et dent pour dent ! Tyl est cruel, parce qu'il le faut. Il entend vaincre. Il escompte le triomphe. Il cultive l'amour de Nele et la religion de la nature, mais il mourra s'il le faut, pour son idéal, et c'est par le sacrifice qu'il se distingue des oppresseurs de la nation.

\* \* \*

Je m'aperçois qu'à propos de *Stéphanie* je commente Tyl. Est-ce illogique ? Je ne le crois pas. Le voyageur jette volontiers le regard sur la vallée, du haut de la montagne.

CAMILLE HUYSMANS.



STÉPHANIE



## PERSONNAGES

CRESCENTIUS, consul et dictateur de Rome.

TULLUS, beau-frère de Crescentius.

ROMAINS insurgés.

LE PEUPLE de Rome.

OTTO, d'abord prince et ensuite empereur d'Allemagne  
sous le nom d'Othon III.

UN SERGENT allemand.

GIFTHAUS, soldat allemand.

JOB, soldat allemand.

SOLDATS ALLEMANDS.

STEPHANIE, sœur de Tullus et ensuite femme de  
Crescentius.

FEMMES ET JEUNES FILLES romaines.

UNE BOHEMIENNE		au service
UNE ESCLAVE ETHIOPIENNE		d'Otto.

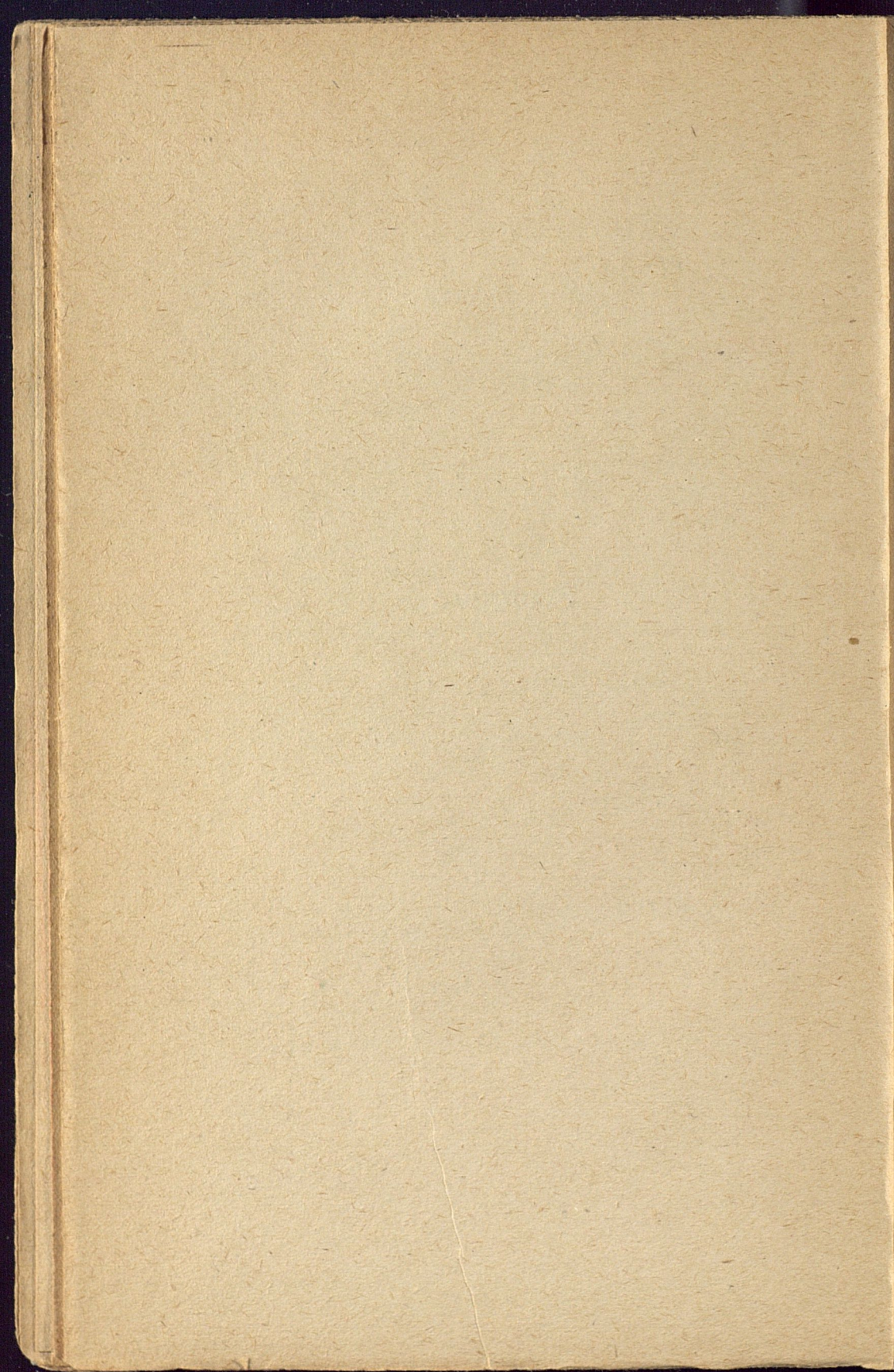
---

Le lieu de la scène est à Rome, à la fin du X<sup>e</sup> et  
au commencement du XI<sup>e</sup> siècle.



**Prologue**







LES THERMES DE DOMITIEN

---

**Scène Première**

OTTO, UNE BOHEMIENNE

OTTO

Tiens, voilà de l'argent ; que te faut-il encor ?  
Pourquoi tends-tu la main ?



LA BOHEMIENNE, *câlme*

Donnez plutôt de l'or.

L'argent, mon beau seigneur, est si pâle et si terne,

On dirait à le voir qu'il sort d'une citerne.

Mais l'or, il semble fait d'un rayon de soleil,

*(Insistant)*

C'est un métal princier qui n'a pas son pareil.

OTTO

Tiens! Prends!

LA BOHEMIENNE, *baisant la pièce et tendant la  
main.*

Encor, mon prince, encor !

OTTO

L'insatiable!

LA BOHEMIENNE

Oh oui ! pour en gagner je me vendrais au diable.



OTTO

Il t'aura bien gratis, crois-moi, sans rien payer.  
Tiens! Prends ce denier d'or, mais cesse de prier.  
C'est tout!

LA BOHEMIENNE, *feignant la désolation*

Hélas! pourtant c'est une bagatelle.

OTTO, *sans l'écouter*

Hé bien, et ton message, est-il fait ? Viendra-t-elle ?

LA BOHEMIENNE

Je l'espère, du moins. J'entrai dans son palais;  
Traversant hardiment la tourbe des valets,  
Je me disais mandée auprès de Stéphanie.  
Mentir en pareil cas, mon prince, est du génie.

OTTO

Plus vite.



## LA BOHEMIENNE

En pénétrant dans sa chambre à coucher,  
Je crus que tout d'abord elle allait se fâcher,  
L'accueil qu'elle me fit était vraiment terrible.  
Ses yeux semblaient vouloir me percer comme un crible.  
« Que viens-tu faire ici ? » dit-elle vivement  
En se dressant debout. Je réponds carrément,  
Et les yeux dans les yeux, les regards francs et fermes :  
« — Votre frère Tullus vous attend près des Thermes  
De Domitien. Il est blessé, mais il voudrait  
Que nul ici que vous ne connût ce secret.  
— Il se sera battu, fit-elle, oh, malheureux !  
As-tu vu sa blessure, est-elle dangereuse ?  
— Légère, m'a-t-il dit, mais il ne peut marcher  
Sans appui, dis-je encore, et me fait vous chercher.  
— C'est bien, j'accours, dit-elle, annonce ma venue.  
Je crains de me montrer avec toi dans la rue.  
Sors donc, précède-moi, je te suis à cent pas. »  
La voici !

*(Otto et la Bohémienne se cachent)*



## Scène II

LES MEMES — STEPHANIE

STEPHANIE, *cherchant autour d'elle*

Mon Tullus! mais je ne le vois pas.

*(Appelant)*

Où donc est-il ? Personne ! A moi ! Tullus, mon frère.

OTTO, *se montrant*

Madame...

STEPHANIE

Que veux-tu ? Quel est cet homme ? Arrière.

C'est Tullus que je veux, mon frère et non pas vous.

OTTO

Belle! pardonnez-moi, je vous prie à genoux.

*(Stéphanie veut partir)*

Restez, je ne suis pas un malfaiteur, Madame,

Mais un pauvre jeune homme amoureux d'une femme,

Qui, ne sachant comment le lui faire savoir,

Et voulant à tout prix lui parler et la voir,



Inventa ce mensonge auquel vous répondîtes.  
Hélas! si maintenant, Madame, vous me dites  
Que je dois m'éloigner, je vous obéirai,  
Oui, dussé-je en mourir !

STEPHANIE

Certes, je le dirai.  
Tullus n'est pas blessé ?

OTTO

Pas plus que moi, Madame.

STEPHANIE

Quel succès espérer d'une semblable trame ?  
Me voici, c'est fort bien, mais je puis m'en aller.

OTTO

Madame, par pitié, laissez-moi vous parler.  
J'attendais ce moment comme un espoir céleste.  
Ha! si vous saviez tout, vous me diriez : Je reste.  
Je suis un étranger, je reviens de si loin,  
Je vous ai vue un jour et mon unique soin  
Fut dès lors d'obtenir de vous cette entrevue ;  
Je me suis fait rusé, mais vous êtes venue.



STEPHANIE

Savez-vous qui je suis ? Connaissez-vous mon nom  
Pour me parler ainsi ?

OTTO

Si je vous disais non,  
Vous ne me croiriez pas. Vous êtes Stéphanie,  
La plus brillante étoile au beau ciel d'Italie.  
Madame, vous avez du sang patricien  
Dans les veines, aussi noble au moins que le mien.

STEPHANIE

Mais qui donc êtes-vous ?

OTTO

Je suis celui qui t'aime,  
Qui peut tout ce qu'il veut : le mal, le bien lui-même,  
Devant qui trembleront un jour les nations.

STEPHANIE

Je ne partirais pas si vos intentions  
Étaient pures. Eh bien ! Vous gardez le silence.  
Ne vous montré-je pas beaucoup de bienveillance...  
N'est-ce pas trop déjà que de vous écouter ?



## OTTO

Vous ne le diriez pas si vous pouviez compter  
Les cruels battements de mon cœur, Stéphanie.  
C'est plus qu'une douleur, car c'est une agonie.  
J'aurais voulu pour vous un trône. Croyez-moi!  
Un prêtre eût consacré notre union. Je doi  
Obéir à mon père et laisser-là ce rêve.  
Ne vous en allez pas, je l'ai prié sans trêve.  
Il n'a jamais cédé, c'est un homme de fer,  
Qui me verrait, hélas, aux portes de l'enfer  
Et dirait encor non. Quelle angoisse est la mienne!  
Il ne me permet pas d'aimer une Italienne  
Et, je vous aime, vous!

## STEPHANIE

Je vous plains et vous croi :  
Vous me paraissez noble et sincère, mais moi,  
Femme, je vous écoute imprudemment. Quand même  
Je me dirais un jour, pensant à vous : « Je l'aime »,  
Jamais, entendez-vous, fussiez-vous tout-puissant,  
Vous ne rencontrerez ce cœur obéissant.  
Il n'est qu'une vertu pour nous, une couronne.  
C'est nous qui la gardons, c'est le ciel qui la donne :



Notre honneur. Maintenant, allez, bel étranger.  
Oubliez, loin de moi, cet amour passager.  
Ne désespérez pas, vous trouverez, j'espère,  
De quoi concilier les vœux de votre père  
Avec vos passions.

### OTTO

Madame, vous raillez !  
Est-ce une passion que mon amour ?

### STEPHANIE

Allez !  
J'aurais pu vous aimer, j'ose à peine le dire.  
Mais devant cet affront, mon bon vouloir expire.  
Qu'est-ce que cet amour que vous me présentez ?  
Etrange sentiment qu'à mes pieds vous jetez ?  
Celui que, vers le soir, à l'ombre d'un platane,  
On offre avec de l'or, à quelque courtisane.  
Pour qui me prenez-vous, après tout, dites-moi ?

### OTTO

Ah ! que vous êtes belle en ce superbe émoi !



STEPHANIE

Encor ?

OTTO

Toujours. Ecoute, ô ma vierge hautaine :  
S'il ne tenait qu'à moi, tu serais une reine.  
Je le répète encor : je t'aime avec mon cœur,  
Et non avec mes sens, mais (*avec énergie*) je serai  
[vainqueur  
De mon père et de toi ! M'entendez-vous, Madame !

STEPHANIE

J'entends que vous osez menacer une femme.  
(*Tullus entre sans être vu*)

OTTO

Je ne menace pas, que Dieu m'en garde, hélas !  
Mais tu seras à moi !



### Scène III

LES MEMES — TULLUS

TULLUS (*s'avançant vers Otto*)

Est-ce tout ? Je suis las  
De te voir une langue aussi bien affilée.  
Voyons s'il en sera de même de l'épée.

(*Il dégaine et s'adressant à Stéphanie et à la  
Bohémienne*)

Femmes, allez-vous-en !

OTTO, *tirant son épée*

Seigneur, je suis à vous.

STEPHANIE, *à tous deux*

Ho ! ne vous battez pas, je vous prie à genoux.

TULLUS, *à la Bohémienne*

Prends-la donc par les bras, hardiment, Bohémienne !  
C'est moi qui le permets ; empêche qu'elle vienne  
Se jeter entre nous. Tu gagneras de l'or.

(*Jeu muet ; la Bohémienne obéit,  
Stéphanie essaie en vain de se dégager.  
Tullus et Otto se battent.*)



TULLUS, à *Otto*

Je te trouverai bien en défaut !

OTTO

Pas encor !

*(Nouvelle passe.)*

Touché! Je suis blessé, c'est un don du ciel même!

Merci, Tullus, merci, *(souriant à Stéphanie)* c'est pour  
[elle que j'aime !

STEPHANIE

Mon Dieu !

OTTO, à *Stéphanie*

Rassurez-vous, le coup n'est pas profond.

STEPHANIE, à *Tullus*

Vous pouviez le tuer! Vous êtes bien trop prompt!

*(La Bohémienne tend la main.)*

TULLUS

Ha ! ton or, en voici pour soigner sa blessure.



STEPHANIE

Moi, je t'en donne aussi pour en être plus sûre.

LA BOHEMIENNE, *bas à Stéphanie*

Un mot, Madame, un mot : Oui, je le soignerai.  
Quand il sera guéri, je vous l'amènerai.

STEPHANIE, *indignée*

Garde-t'en bien, va-t'en.

TULLUS, *à Stéphanie*

Que t'a dit cette femme ?

STEPHANIE

Oh rien, mon frère, rien !

OTTO, *railleur et sortant au bras de la Bohémienne.*

A vous revoir, Madame.

TULLUS

Tu veux donc qu'on t'achève.



OTTO

Oui, quand tu le voudras.

TULLUS, *riant*

C'est qu'il est insolent à vous casser les bras.

STEPHANIE

Tu parlerais de même à sa place, sans doute.

TULLUS

Mais oui, probablement. (*Otto et la Bohémienne sortent.*)

**Scène IV**

TULLUS — STEPHANIE

TULLUS

Maintenant sœur, écoute :

Tu vas tout m'avouer, mais là, tout, franchement.

STEPHANIE

Oui, sans te rien cacher, mon frère, assurément :  
J'étais seule chez nous, quand une Bohémienne  
S'est présentée à moi disant : « Il faut qu'on vienne



En aide à votre frère : il est blessé. » J'accours  
Et vois quelqu'un venir qui, sans de longs détours,  
Me dit tout brusquement qu'il m'aime à la folie.  
Il avait un accent plein de mélancolie  
Et des regards si vifs, si tendres et si doux.  
Je le voyais, hélas, pleurant à mes genoux.  
Je le prends en pitié quand il ose me dire :  
« Qu'il ne peut m'épouser, que pourtant il aspire  
Encore à mon amour. » C'était là m'insulter.  
Sentant mon cœur bondir, mon honneur s'irriter,  
J'accueillis durement des propos si frivoles.  
Vous avez entendu ses dernières paroles  
Et vous savez le reste. Ah! je l'aurais aimé.  
Mais à ces derniers mots, mon cœur s'est refermé,  
Et je n'ai plus pour lui, quoiqu'il soit gentilhomme  
Et de plus, grand seigneur, mais étranger à Rome,  
Que le ressentiment de ce sanglant affront,  
Ressentiment si vif, si poignant, si profond,  
Que je veux aujourd'hui sans tarder davantage  
Que l'on fixe le jour du futur mariage  
Que je dois contracter avec Crescentius.  
Quand je serai sa femme, on ne m'enverra plus  
D'immondes messagers pour me pousser au crime.



TULLUS

Mais, ma sœur, tu n'as rien perdu de mon estime.

STEPHANIE

J'en suis sûr, Tullus.

TULLUS

Et rien ne presse donc.

STEPHANIE

Si! Je dois, à mes yeux, mériter mon pardon,  
Car j'ai failli l'aimer, malgré tout, dans ma honte.  
La réparation, Tullus, doit être prompte.

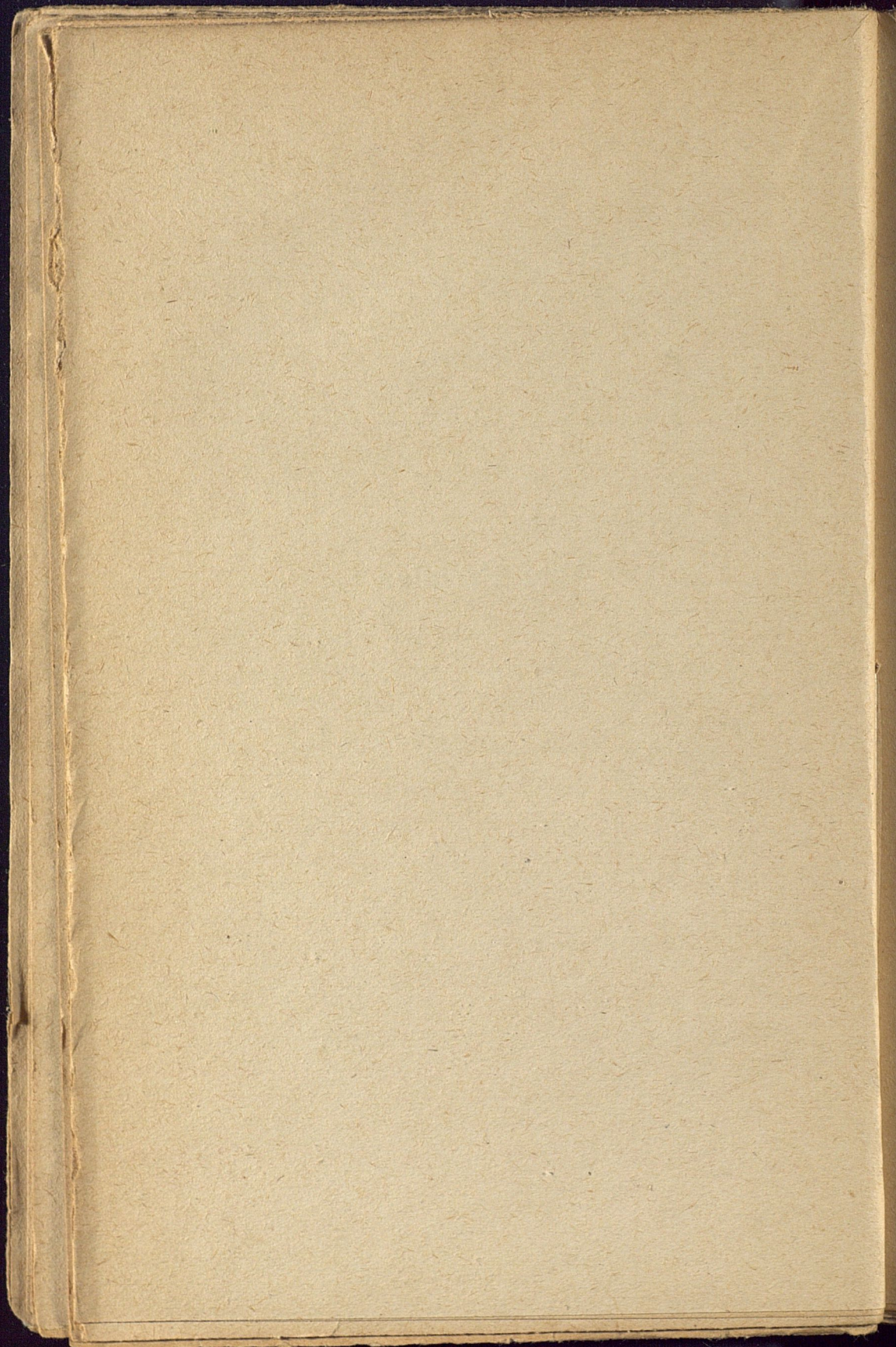
*(Elle pleure et porte son mouchoir à ses yeux.)*

RIDEAU



**Acte Premier**







## LE FORUM

---

### Scène Première

*La foule du peuple, hommes, femmes, enfants, envahit la scène en chantant. L'accompagnement du couplet qui suit figure un mouvement de marche rapide et saccadé, tambours, cymbales et trompettes.*



LE CHŒUR (1)

Libre, libre, Rome est libre.  
N'es-tu pas fier de nous, vieux Tibre ?  
On nous a foulés sous le pié,  
Faut-il pitié,  
Miséricorde ?  
Férons-nous grâce de la corde,  
Ce dernier collier des tyrans ?  
Inspirez-nous, héros mourants.  
Il nous faut venger les victimes  
Des fureurs du pape, de crimes  
Et de forfaits persévérants.  
Libre, libre, Rome est libre.  
N'es-tu pas fier de nous, vieux Tibre ?

*Entre Crescentius. Acclamations prolongées ;  
les femmes lui jettent leurs bouquets. Les hommes agitent des torches et des glaives.*

---

(1) Si les convenances de la scène l'exigeaient, les chants pourraient être parlés, sans cependant négliger l'accompagnement, comme cela a eu lieu notamment pour STRUENSEE. Le chant de soldats, du 3e acte seul, devra probablement faire exception. C'est un point qui reste à discuter.



## LA FOULE

Voici notre sauveur, voici Crescentius,  
Salut, noble consul, salut, fils de Brutus!

CRESCENTIUS *monte à la tribune*

Citoyens, nous avons détruit la tyrannie,  
Rappelé dans nos murs la liberté bannie.  
Le pape, en attendant qu'on juge ses forfaits,  
Est notre prisonnier dans son propre palais.  
Mais le culte divin, dont on le dit l'apôtre,  
Exige qu'à sa place on en élise un autre  
Qui cesse de régner s'il manque à ses serments.  
Nous avons secoué le joug des Allemands.  
Ce n'est donc pas chez eux qu'il nous faut chercher  
[l'homme  
Qui règne au nom de Dieu, sur l'Eglise de Rome,  
Mais en Grèce. C'est là que l'on peut le trouver.  
Romains, mon choix est fait. A vous de l'approuver.  
Vous plaît-il de nommer l'évêque de Plaisance ?  
L'empereur d'Orient offre son alliance.  
Dites, l'acceptez-vous et donnez-vous vos voix ?



LA FOULE

Consul, nous acceptons le pape de ton choix.

TULLUS

Quant au nouvel élu, nous l'attendons. Mais l'autre,  
Ce tyran débauché qui joue au bon apôtre,  
Qu'en ferons-nous, Romains ? Décidez de son sort,  
Quel est le châtement qu'il mérite ?

LA FOULE

La mort !

CRESCENTIUS

Si ce crime est commis, j'abandonne la tâche.  
Je ne souffrirai pas que le peuple soit lâche !

LE CHŒUR

Libre, Rome est bien libre.

Es-tu content, vieux Tibre ?

Il nous a foulés sous le pié.

Ayons pitié,

Miséricorde.

Faisons-lui grâce de la corde.

*(Danse en rond, grincement de cymbales.)*



CRESCENTIUS, *ironique*

Dancez et chantez moins, car maintenant, Romains,  
Ce qu'il faut, c'est songer aux hordes des Germains,  
S'apprêtant par delà les Alpes pour détruire  
La ville qu'ils prendront d'assaut et pour réduire  
Un peuple confiant au rôle d'un valet,  
D'un esclave grognon qu'on mène à coups de fouet.  
Formons donc un faisceau de tous les dévouements.  
Peut-être pourrons-nous vaincre les Allemands.  
C'est à vous que je parle, à vous, fière jeunesse,  
A vous, esprits bouillants et cœurs chauds. Le temps

[presse!

Que dans tous les fourneaux on fasse un feu d'enfer.  
Vous n'êtes pas armés, vous y fondrez le fer.  
Fortifiez aussi vos tours et vos murailles,  
Nous aurons à livrer de sanglantes batailles  
Pour défendre nos murs; créons de nouveaux forts  
Pour pouvoir plus longtemps attendre des renforts :  
La flotte d'Orient, les soldats qu'elle amène  
Sous le commandement de l'empereur Commène.  
Je veux bien vous donner mes fatigues, mon sang,  
Mais je veux en retour un peuple obéissant,



Comme les vieux Romains, un peuple militaire  
Bien exercé qui peut faire trembler la terre,  
Qui sache supporter le froid, la soif, la faim,  
La fatigue, les nuits sans sommeil et sans fin,  
Un peuple généreux, robuste qui s'oublie  
Pour songer seulement à fonder l'Italie,  
Avec des ports ouverts sur les trois Océans  
Et n'a d'autres pensers en ses rêves géants.  
A moi les fiers, à moi les forts, à moi les braves !  
Et vous tous qui tremblez, cachez-vous dans vos caves.

#### LA FOULE

Vive le dictateur ! Vive Crescentius !

#### CRESCENTIUS

Ne perdez pas le temps en vivats superflus.  
Agissez, saisissez l'occasion si belle  
De ressusciter Rome et la Ville éternelle.  
Allez forger le fer et puisse Dieu tenir  
Vos glaives hauts dans les jours noirs qui vont venir.

*Tous sortent en chantant :*

Libre ! Rome est libre.

Es-tu content, vieux Tibre ?

*(Crescentius descend de la tribune.)*



Scène IV

CRESCENTIUS — TULLUS

CRESCENTIUS

Hélas, ils chantent trop! Va trouver de ma part  
Le pontife. Dis-lui de hâter son départ.

*(Tullus sort. Entre Stéphanie.)*

Scène V

CRESCENTIUS — STEPHANIE

CRESCENTIUS

Vous ici ?

STEPHANIE

Pourquoi pas ? Oui, me voici bien fière,  
Fière de toi, de Rome. Enfin, la ville altière  
A relevé le front et le peuple est vainqueur.  
Dis-moi pourquoi ris-tu de ce rire moqueur ?

CRESCENTIUS

Oui, c'est vrai, nous avons au souffle de nos âmes  
Allumé l'incendie et répandu les flammes



Des révolutions. Mais le peuple qui suit,  
Docile à notre voix, la main qui le conduit,  
Peut, nous abandonnant à l'heure des défaites,  
Lui-même, de ses mains, faire tomber nos têtes  
Et chanter notre mort comme il chante aujourd'hui  
L'aube de liberté qui point au ciel pour lui.

STEPHANIE

Crescentius, crois-moi, ne laisse pas le doute  
Verser dans ton esprit son poison, goutte à goutte.

CRESCENTIUS

Chère, je suis jaloux de Rome, j'aimerais  
A te voir près de moi, plus femme que tu n'es.

STEPHANIE

Que me reproches-tu ? S'il est dans ma nature  
En t'aimant par devoir d'être fidèle et pure,  
Est-ce ma faute, à moi ? N'es-tu pas mon époux,  
Mon ami, mon égal ? Que manque-t-il chez nous ?  
Le calme et le repos veillent auprès de l'âtre.  
Voudrais-tu donc me voir et frivole et folâtre,  
Jeter comme une enfant à ton cou mes deux bras,  
Quand tu viens du Forum ? Je ne le pourrais pas !



## CRESCENTIUS

Elle ne pourrait pas ! O parole glacée !  
Cruelle expression d'une froide pensée !

*(s'animant)*

Pourquoi le noble cœur, qui bat sous ce beau sein,  
Ne répondit-il pas mieux aux battements du mien ?

*(Il l'embrasse, elle reste froide, il la repousse,  
fait quelques pas pour s'éloigner, puis revenant :)*

Puisses-tu ne jamais sentir brûler la flamme  
De ce fatal amour dont, tôt ou tard, la femme  
Doit brûler, puisses-tu, lorsque l'heure viendra,  
Quand le feu dans ce cœur si froid s'allumera, —  
Puisses-tu, comme moi, dans ton âme hautaine  
Ne répondit-il pas mieux aux battements du mien ?

## STEPHANIE, *irritée*

Consul, c'est m'insulter que de parler ainsi.

## CRESCENTIUS

Non, c'est t'aimer pour toi.



STEPHANIE, *s'exaltant*

Soit ! Mais je jure ici :  
Si jamais dans la lutte où ton honneur t'engage,  
Prisonnier, tu payais de ta mort ton courage,  
Je jure de tuer froidement, sans horreur,  
Ton meurtrier, fût-il le pape ou l'empereur,

CRESCENTIUS

Chère, je puis mourir au milieu des combats.

STEPHANIE

Je ne demande alors qu'à te pleurer tout bas.  
Mais si la trahison, l'assassinat, que sais-je,  
Le mensonge te font tomber dans quelque piège,  
Je saurai te venger, toi d'abord, Rome et moi.  
C'est que ce sol sacré, je l'aime plus que toi.  
Car c'est avec mon cœur qui palpite et qui vibre  
A ce mot si hardi : l'Italie une et libre.  
Et dussé-je en enfer pleurer mon paradis,  
Je sais ce que je fais et fais ce que je dis.

*(Elle sort.)*



Scène VI et dernière

CRESCENTIUS, *seul et désolé*

Elle ne souffre rien de moi ! La voilà folle !

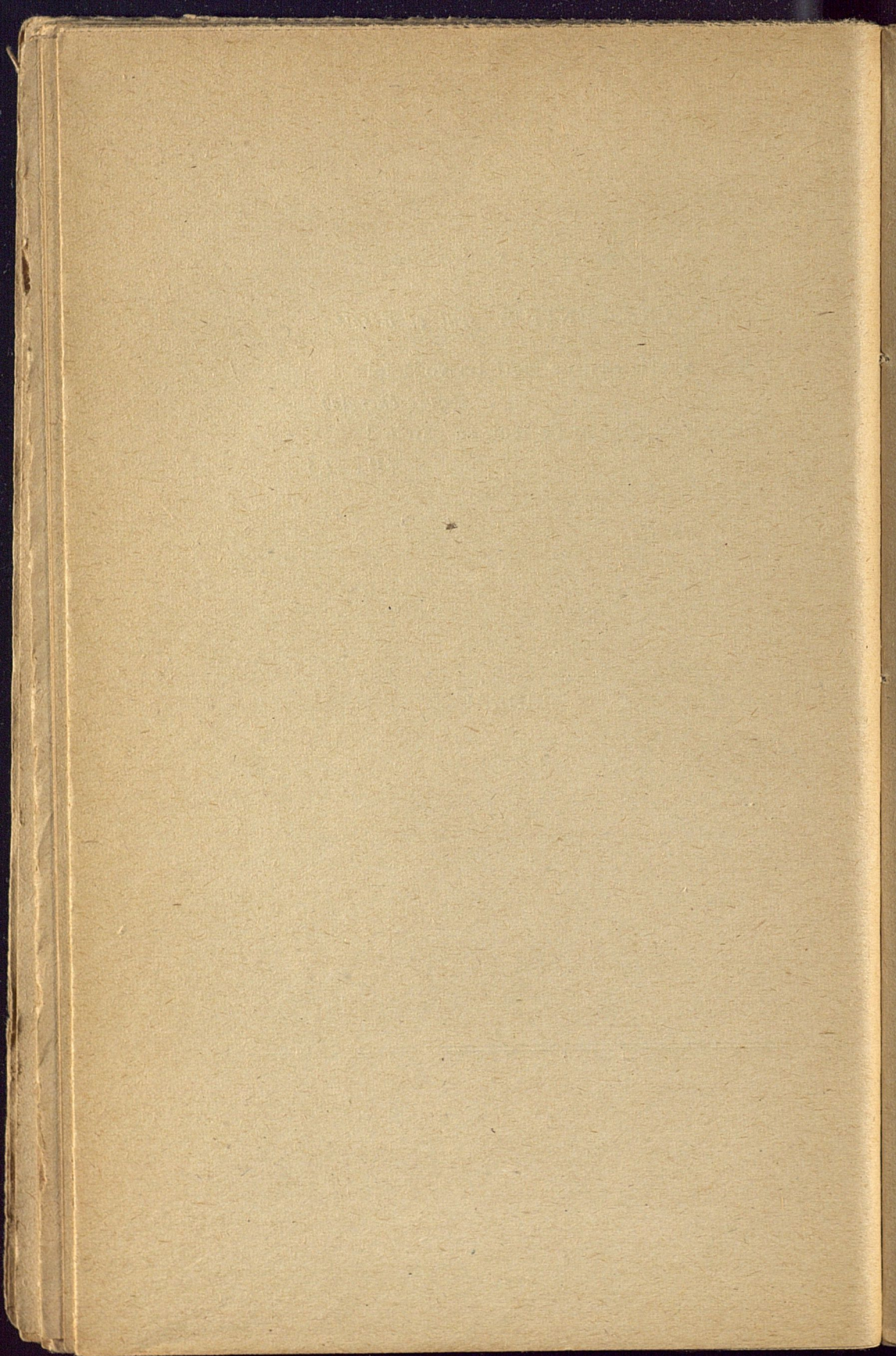
*(avec énergie)*

Mais je l'empêcherai de tenir sa parole !

*(Il sort.)*

RIDEAU

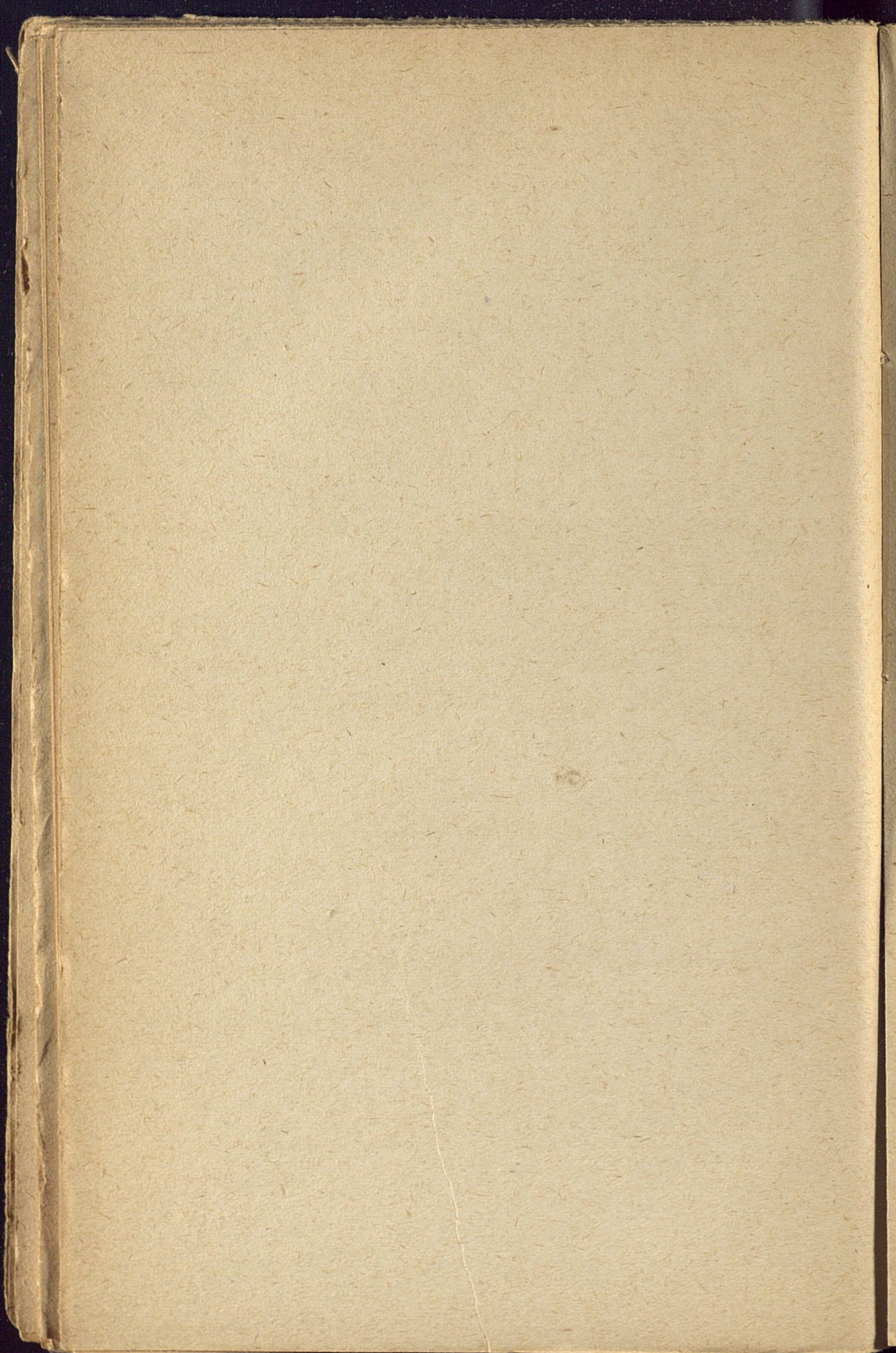






Acte II







**Premier tableau**

*L'intérieur du Môle d'Adrien : la famine.*

**Scène Première**

CRESCENTIUS, TULLUS, ROMAINS *insurgés*

ROMAINS

Du pain! Car nous mourons! Donne vite du pain!

CRESCENTIUS

Je n'en donnerai point, mais comme vous j'ai faim.



UN ROMAIN

Non! pas autant que nous! Qui sait? Dans quelque cave  
Tu le gardes pour toi.

CRESCENTIUS, *à part et d'un ton menaçant*

On m'insulte, on me brave  
*(haut)*

Lâchement. Patience! Oui, j'en garde avec soin  
De ce pain, pour l'instant où vous aurez besoin  
De force, d'énergie et d'un ardent courage.  
Essayez de dompter cette mauvaise rage,  
Que vous cause la faim.

UN ROMAIN

J'oserais jurer Dieu  
Qu'il garde tout pour lui.

CRESCENTIUS, *le prenant à la gorge*

Ose jurer, va, jure !  
Non, tu vas rétracter cette sanglante injure,



Sinon, regarde bien devant toi ce créneau,  
Tu pèses dans ma main juste autant qu'un moineau !  
Tu passeras par là pour faire une visite  
Aux Germains d'alentour.

### LE ROMAIN

Consul, j'ai parlé vite,  
Sans avoir réfléchi, veuillez me pardonner.

CRESCENTIUS, *le lâchant et marchant au groupe  
des insurgés*

Vous semblez avoir l'air tous de vous étonner.  
Je serai sans merci dans ce moment suprême.  
Et je vous avertis que j'agirai de même,  
Romains, avec quiconque osera murmurer.

### TOUS

Consul, nous te croyons, faut-il te le jurer ?

CRESCENTIUS, *s'animant*

Vous n'avez pas de cœur pour moi, la chose est claire.



TULLUS, *aux insurgés*

Il pâlit! Redoutez d'exciter sa colère.  
N'avez-vous pas eu tous du pain, à votre tour !  
L'avez-vous vu manger devant vous un seul jour,  
Lui, qui se fait toujours une part trop petite ?  
Avouez votre erreur, allons! avouez vite!

CRESCENTIUS, *à Tullus, en haussant les épaules*

Que nous importe à nous : le vrai, c'est qu'ils sont las  
D'être assiégés ici, d'être enfermés. Hélas,  
Ils devaient m'accuser pour jouer un beau rôle  
Au début de ce siège, et lorsque notre môle  
Regorgeait de farine et de munitions,  
Que la viande abondait, qu'en un an nous n'eussions  
En vivant seulement avec économie  
Pas su les épuiser, une rage ennemie  
De toute prévoyance a saisi tous ces fous :  
Ils ont tout fait sauter, serrures et verrous  
Des caves où dormaient le vin et tous nos vivres.  
Chaque jour, tu l'as vu, ces bandits étaient ivres,  
Titubants et gonflés de cet empiffrement.



Ce n'est pas tout ! Enfin, profitant du moment  
Où devant les laisser seuls pour faire ma ronde,  
Je m'éloignais un peu, que le ciel les confonde !  
Ils allaient dénicher tout notre feu grégeois,  
Le lançaient au hasard, tout comme des bourgeois,  
D'une heureuse cité célébrant une fête !  
Ha ! mon brave Tullus ! C'est à perdre la tête !  
J'ai cru trouver en eux des soldats valeureux,  
Et ce sont des gourmands, peut-être des peureux !

*(Bruit au dehors. Crescentius regardant  
par un créneau :)*

Quel est ce bruit, quels sont ces roulements funèbres,  
Ces soldats que j'entends marcher dans les ténèbres ?  
Ce mouvement confus dans le camp allemand,  
Ces échelles ?

*(Se tournant vers les Romains :)*

L'assaut ! C'est l'assaut ! Le moment  
Est venu de montrer si vous avez dans l'âme  
Un reste de courage, une dernière flamme.  
Je ne vous ai pas dit qu'il nous reste du vin.....

TOUS

Non ! Vive le Consul !



CRESCENTIUS, *poursuivant son propos*

Du feu grégeois, du pain !  
Vous aurez à manger et vous aurez à boire.  
Bien lestés, vous allez tous vous couvrir de gloire.

TOUS, *avec enthousiasme*

Consul ! compte sur nous.

CRESCENTIUS, *soulevant une dalle*

Voici le dernier sac  
De biscuits, le dernier.

TOUS

Consul, notre estomac  
T'est bien reconnaissant.

CRESCENTIUS

Montrez-vous économes.

TOUS

Ha ! nous ne sommes pas des enfants, mais des hommes.  
Donne-nous les biscuits ; nous les partagerons.

*(Ils se jettent dessus avec avidité.)*



Le vin ici! Le vin vite : nous en boirons!

*(Crescentius tire une outre de la cachette.  
Les Romains l'ouvrent, y plongent leurs  
gobelets et boivent à grands coups, jusqu'à  
ce qu'elle soit vide. Roulements sourds au  
dehors.)*

### CRESCENTIUS

Le signal d'assaut !

TOUS, *avec dédain.*

L'assaut ! la belle affaire !  
A nous le feu grégeois, c'est leur heure dernière.

### CRESCENTIUS

Patience! Attendez pour lancer des feux sûrs,  
De les voir s'approcher davantage des murs.

*(regardant au dehors)*

Attendez. *(Un silence)* Lancez : l'heure est venue!

L'inextinguible feu va tomber de la nue.

*(Cris de douleur au dehors.)*



ROMAINS *insurgés*

Ils croyaient nous surprendre et ne s'attendaient pas  
A cette averse-là.

CRESCENTIUS

Les voilà, pas à pas,  
Qui s'éloignent de nous.

TOUS

Célébrons la victoire!  
Allons, Consul, allons, encore du vin à boire.  
(*Ils tendent leurs gobelets.*)

CRESCENTIUS

Je n'en ai plus.

TOUS

Tais-toi.

CRESCENTIUS, *désespéré*

Vous êtes ivres tous :  
Je n'ai plus ni biscuits, ni vin, entendez-vous !  
(*Entre Stéphanie.*)



## Scène II

LES MEMES — STEPHANIE

TOUS, *parlant bas entre eux*

Je ne sais s'il dit vrai. C'est une vilénie :  
On nous cache le pain. Et le vin.

CRESCENTIUS, *sans les entendre*

Stéphanie !

STEPHANIE

Oui, mon pauvre héros, je viens auprès de toi !  
J'ai faim. N'aurais-tu pas un peu de pain pour moi ?

CRESCENTIUS, *lui donnant un biscuit*

Tiens, mange, mon enfant ! A cette heure farouche,  
Tu dois, à mauvais mets, faire, hélas, bonne bouche.

UN INSURGE, *parlant bas à un autre*

Il lui donne sa part.



CRESCENTIUS

Que dites-vous, vous autres ?

LES DEUX INSURGES

Nous parlions de Jésus au milieu des apôtres.

*(Pendant les scènes qui suivent, les Romains, que l'ivresse gagne tour à tour, essaient les uns de marcher et vont titubant ; les autres se couchent ou s'adossent au mur, mais ils finissent tous par s'étendre sur les nattes qui tapissent le sol et leur servent de lit. Ils en roulent d'autres et les placent sous la nuque, en guise d'oreiller. La plupart s'endorment ; il en est toutefois qui, moins ivres, parlent et chantent tout seuls ou bien s'adressent au Consul.)*

STEPHANIE

Ai-je bien entendu ? Tu me donnes ta part !

CRESCENTIUS

L'ivrogne par nature est menteur et bavard.  
Va, mange hardiment.



UN ROMAIN, *parlant tout seul*

C'est une bonne chose  
Qu'un verre de bon vin. L'esprit en est tout rose.

UN AUTRE

Puis cela vous procure un bienfaisant sommeil,  
On fait des rêves d'or ou du moins de vermeil.

UN TROISIEME, *chantonnant*

Libre, Rome est libre.  
Il est content, le Tibre.

UN QUATRIEME, *s'asseyant sur sa natte et tirant  
son glaive*

Vive la liberté ! Nous sommes des héros !  
Amis, buvons à nous ! L'épée hors des fourreaux !

UN CINQUIEME

Nous avons frictionné rudement l'Allemagne,  
Echaudé, comme il faut, les fils de Charlemagne.  
*(S'adressant à un sixième qui dort)*



Les as-tu vu courir comme des lévriers.  
Il ne me répond pas. Dormons sur nos lauriers!

LE TROISIEME

Libre, Rome est libre !

LE QUATRIEME

Il est content, le Tibre !  
*(Tous s'endorment, saut le troisième.)*

LE TROISIEME

Quoi! Vous allez dormir, ivrognes, vous dormez.  
Ha! sourds comme des morts, comme eux les yeux fermés.

CRESCENTIUS

Mais tout n'est pas fini !

LE TROISIEME

N'as-tu plus rien à boire ?  
*(Crescentius essaie de le soulever; il retombe.)*  
Nous pouvons bien dormir après une victoire !  
*(Il s'endort à son tour.)*



CRESCENTIUS, *prenant Tullus à part et lui parlant  
tout bas.*

Hélas, si nous pouvions brûler la citadelle.  
Mourir avec honneur, je le ferais. Mais elle ?

STEPHANIE

Je vous entends trop bien. Nous brûler vifs. Non, non !

CRESCENTIUS

Alors soumettons-nous et demandons pardon.

*(Il regarde au dehors.)*

Car un nouvel assaut se prépare et l'on sonne  
Pour le rassemblement. Nous n'avons plus personne  
Que nous deux pour combattre. Ah ! Pourrais-je exposer,  
Aux horreurs de la faim qui viendra, Stéphanie.  
Voir là devant mes yeux cette horrible agonie  
Où l'on a froid, où l'on se tord comme en enfer.  
Il nous faut envoyer vite un parlementaire.  
Je ne puis mieux choisir que toi, pour mandataire.  
Tu leur demanderas, j'en suis sûr, tout ou rien.

TULLUS

Je dirai ce qu'il faut, frère, tu le sais bien.



CRESCENTIUS

Tu pourrais emmener ma femme, Stéphanie.

TULLUS

Volontiers, mais on peut craindre quelque avanie.

CRESCENTIUS

Je suis certain que non. L'Allemand est brutal,  
Barbare même encor, mais il a l'idéal  
Et le profond respect de tout parlementaire.  
Traversez donc leur camp, hardiment, sans mystère,  
Car le seul drapeau blanc, et le signe de paix,  
La branche d'olivier, vous seront, je le sais,  
Une protection sûre autant qu'efficace.  
Si l'empereur consent à bien traiter la place  
Et ses fiers défenseurs (*Il montre les hommes endormis*),  
tu me ramèneras  
Ma femme... Si malgré tout ce que tu diras,  
L'empereur s'entêtait et ne t'accordait pas  
Ta demande, il faudrait éloigner Stéphanie,  
L'envoyer chez sa sœur à Nôle en Campanie.  
Tiens, voici de l'argent.

(A Stéphanie)

Tu veux bien, n'est-ce pas ?



STEPHANIE

Oh oui ! j'ai peur ici, je serai mieux là-bas ;  
Tu viendras m'y rejoindre.

CRESCENTIUS

Oui, certes, je le jure.

STEPHANIE

On dirait que tu ris.

CRESCENTIUS

Non, non, sois en bien sûre.

Allez vous préparer maintenant à partir.

Hâtez-vous, il est temps, je vous verrai sortir.

Adieu, frère, adieu, femme et que Dieu vous conduise.

*(Ils s'embrassent tous.)*

### Scène III

LES MEMES, sauf TULLUS et STEPHANIE

CRESCENTIUS

Elle est finie, enfin, la lutte qui m'épuise !

Tullus part avec elle et je suis seul, bien seul,



Comme je le serai dans les plis du linceul.  
Tout croule autour de moi. Tout a croulé sans cesse.  
Malgré mon cœur aimant, débordant de tendresse,  
On ne m'a pas aimé. J'ai dû briser ce cœur.  
Puis, comptant sur un sort inconstant et moqueur,  
J'osai rêver tout haut une grande Italie.  
C'était aussi rêver une immense folie.  
Les Romains sont trop vains d'un passé qui n'est plus.  
Ils jugent tout effort et tous soins superflus.  
Il faut que l'étranger leur mette sur la gorge  
Son pied dominateur, et que pour eux il forge  
Les chaînes, les carcans, pour des siècles encor,  
Dépensant sans mesure et leur sang et leur or.  
Alors peut-être, un jour, la grande esclave lasse  
Fera sauter ses fers : comme l'autan fracasse  
Et brise comme verre en milliers de morceaux  
Les chênes les plus forts et les jette aux ruisseaux,  
Mon pays réveillé des longues léthargies,  
Retrouvant pour toujours ses vieilles énergies,  
Chassera l'étranger barbare de ses murs.  
Des héros surgiront parmi les plus obscurs,  
Et pareils aux anciens chefs de légionnaires,  
Lanceront l'ouragan des fureurs populaires  
Sur les Germains cernés, stupéfaits, écrasés,



Fuyant leurs forts détruits et leurs camps embrasés.  
La liberté luirait sur l'Italie entière !  
O Dieu, fais que mon corps soit la première pierre  
De ce fier monument !

*(Marchant entre les dormeurs et les se-  
couant l'un après l'autre)*

Allons, Romains, debout !  
Pendant que vous dormiez, le fort a dû se rendre.

#### UN ROMAIN

Se rendre, hé bien, tant mieux ! Nous aurons du pain  
[tendre  
A manger tous les jours. *(S'interrompant)* Et les  
conditions?...

CRESCENTIUS, *souriant*

Sont bonnes : on vous prend là-bas pour des lions !  
*(Le Romain se redresse et prend une attitude fière.)*

RIDEAU



2<sup>e</sup> tableau

*Le camp allemand. Au fond le Môle d'Adrien.*

*Tentes au second et au troisième plan. Deux  
soldats jouent aux dés sur un tambour. Les  
autres font cercle autour d'eux.*

JOB et GIFTHAUS

JOB, à Gifthaus

Tu gagnes beaucoup trop.

GIFTHAUS, *jetant les dés*

En effet, j'ai la veine!

Quatre points différents.

*(Jetant de nouveau les dés)*

Coup de la Vierge-Reine !

Mère au cœur généreux, sois bénie en ce jour !

*(Jetant encore les dés)*

Coup de Jacques. Beau coup !

JOB, *jouant cependant*

Par Jésus ! Ce tambour

Doit être ensorcelé.



GIFTHAUS

Coup de chien !

JOB

Chien toi-même.

As-tu bientôt fini de gagner, face blême ?

GIFTHAUS

As-tu bientôt fini de perdre, maladroit ?

JOB

Oui, car voici quatre as, tout est à moi de droit.

Toi, tu trichais !

GIFTHAUS

Tu mens.

JOB

Tiens! voici ma réponse.

*(Il le soufflette.)*



GIFTHAUS

Ne recommence pas, herr Job, ou je t'enfonce  
Dans le cœur ce couteau. Tu n'en reviendrais pas !

JOB, *haussant les épaules*

On connaît la valeur de tes grands airs, Judas !  
Beau faiseur de poussière, il est temps que l'on paie.  
Tu me tûras après.

GIFTHAUS

Je n'ai pas de monnaie !  
Mais quand nous aurons pris le Môle d'Adrien,  
Je pourrai m'acquitter.

JOB, *comptant sur ses doigts*

Zéro plus zéro : rien.  
Mais moi, je ne veux pas aussi longtemps attendre.  
Emprunter, tu le sais. Qui t'a jamais vu rendre ?  
Voler, tu le sais bien aussi.

GIFTHAUS

Sur mon honneur !  
Je ne souffrirai pas qu'on m'appelle voleur !



Et si tu n'étais pas un ami, je t'assure  
Que tu ne dirais pas deux fois ta sottise injure.

JOB, *s'avançant sur lui*

Voleur et menteur ! Je t'ai vu mettre aux fers  
Pour vol de sept deniers. Que je brûle aux enfers !  
Si tu ne les as pris à Karl Stuer ? Mais par chance,  
Quoique chacun t'ait vu deux jours faire bombance,  
Tandis qu'on te savait gueux comme un rat, on a  
Bien dû te faire grâce et l'on te pardonna,  
La preuve du méfait n'étant pas suffisante.  
Karl Stuer avait, hélas, l'âme compatissante.  
Il te prêta plus tard jusque vingt-cinq deniers  
Et ce brave garçon, toujours dans les premiers  
Devant l'ennemi, fut, nature bonne et fière,  
Tué d'un coup d'épée et frappé par derrière.

GIFTHAUS

On aimait ce Karl Stuer, on regretta beaucoup  
De n'avoir jamais su qui lui porta le coup.

JOB

C'est toi qui l'as tué.



GIFTHAUS, *haussant les épaules*

Je dois te laisser dire.

JOB

Je t'ai vu près de lui, riant d'un vilain rire.

GIFTHAUS

Hé bien, je ris encor.

JOB

Oserais-tu jurer que non sous le drapeau ?

GIFTHAUS

Certes, je l'oserais.

JOB

Et tu serais parjure.

GIFTHAUS

Non, car mon cœur est vrai, comme mon âme est pure.



JOB

Hé bien, moi, je t'appelle au jugement de Dieu.

*(s'adressant aux soldats)*

Je veux devant vous tous assemblés en ce lieu

*(désignant Gifthaus)*

Prouver à ce produit de l'inférieure forge

Qu'il a menti, soldats, oui, menti par la gorge.

GIFTHAUS, *parlant aux soldats*

Job m'accuse toujours.

JOB

Toujours? Oui, c'est bien vrai,

Je t'appelai voleur et je le répéterai.

UN SERGENT, *intervenant*

Allez-vous piailler ici comme des femmes ?

Déjà, depuis longtemps, il fallait que les lames

Sortissent du fourreau.

JOB

Vois, la mienne est dehors.



LE SERGENT

Et la tienne, Gifthaus, te faut-il tant d'efforts ?

GIFTHAUS

Puisque je ne vois pas qu'il soit si nécessaire  
De nous couper la gorge, ici, pour cette affaire.

JOB

Malheureux, oses-tu bien faire un tel aveu ?  
Fi donc !

*(Il fait mine de cracher par terre)*

Sergent, je veux le jugement de Dieu.

LE SERGENT, à Job

Gifthaus sera fouetté devant toute l'armée  
S'il te refuse encor la lutte accoutumée.  
Quelle arme choisis-tu ?

JOB

Je choisis le couteau.



## GIFTHAUS

Une arme d'assassin...

### JOB

La tienne, bel oiseau!

### LE SERGENT

Formez le cercle, amis, on se bat au couteau,  
En pourpoint et sans casque et sans que le manteau  
Autour du bras roulé protège l'épiderme.  
On tient bien, du poing droit, son arme fort et ferme,  
Tandis que l'autre poing est lié sur les reins.

*(Se tournant vers Gifthaus)*

Tu ne prends point plaisir à ces jeux enfantins ?

*(Le regardant attentivement)*

Ho, non, car on dirait d'un homme qui se noie.  
Ensuite deux soldats vont chercher la courroie  
De combat que l'on boucle autour des deux élus :  
Puis au signal donné par moi seul, ils n'ont plus  
Qu'à frapper de leur mieux pour gagner la victoire.  
C'est un rude combat, mais un titre de gloire.  
Le vainqueur meurt souvent, satisfait de son sort.

*(Regardant Gifthaus)*



Pauvre Gifthaus! il est aussi pâle qu'un mort!

*(Jeu muet : des soldats apportent une large courroie de cuir garni d'argent; ils y bouclent les deux futurs combattants, leur lient à chacun le bras gauche sur le dos et leur donnent leur couteau qu'ils tirent de l'intérieur du fourreau de leur sabre, où la gaine en est placée. Tous les soldats font cercle autour d'eux, le sergent lève le doigt et s'apprête à donner, par des claquements de main, le signal.)*

#### LE SERGENT

Une!... Deux...!...

*(Entre l'Empereur.)*

#### Scène II

LES MEMES — OTTO

OTTO, *d'une voix ferme*

Mais pas trois! Allons, mes bouledogues!  
Un peu de patience et quittez vos airs rogues,



Jusqu'au moment où Dieu me donnant la victoire  
Je vous paie en butin notre commune gloire.  
Quand vous serez chez vous, vous jouerez du couteau  
Trouant ou tailladant à l'aise votre peau  
A tous les carrefours, si telle est votre envie.  
Mais ici, je prétends protéger votre vie.

*Jeu muet : Les soldats débarrassent Job et  
Gifthaus de la ceinture de combat, ils cou-  
pent leurs liens et s'entre-passent de main  
en main la ceinture qu'ils font prestement  
disparaître.)*

*(L'Empereur qui voit ce manège sourit et  
leur fait signe d'approcher.)*

#### OTTO

Vous êtes fatigués de rester si longtemps,  
Devant ce fort romain aux remparts insultants,  
Hé bien! Si cette nuit, nous sommes sans nouvelles,  
Nous les attaquerons dans leurs lits, ces rebelles.  
A minuit, soyez prêts et debout, il le faut.

#### LES SOLDATS

Oui, vive l'Empereur! L'assaut! Livrons l'assaut!



OTTO

Et surtout pas de bruit, songez qu'il faut se taire,  
Surprendre l'ennemi. *(Fanfare)*

LE SERGENT

Sire, un parlementaire !

*(Tullus, portant le drapeau blanc et Stéphanie la branche d'olivier, entrent dans le camp. Tullus salue Otto, mais sans mettre le genou en terre. Stéphanie incline la tête. Leur visage exprime la surprise.)*

Scène III

LES MEMES — TULLUS — STEPHANIE

OTTO, *à part*

Elle ici! quel bonheur!

STEPHANIE, *à part*

Dieux du ciel, est-ce lui ?

*(Bas à Tullus)*

O Tullus, pour nous deux, un mauvais jour a lui.



OTTO, à Tullus, amicalement

Jadis, je fus puni d'une sottise équipée

(A Stéphanie) (A Tullus)

Par un mauvais accueil et par un coup d'épée.

STEPHANIE, bas à Tullus

Il nous a reconnus.

OTTO, à tous deux

Si je me souviens bien

C'était non loin des bains bâtis par Domitien :

(A Tullus)

Je reconnais en vous une fort bonne lame.

(A Stéphanie)

Un cœur fier, généreux et noble en vous, Madame.

Ne craignez rien.

*(Otto les quitte ensuite pour s'approcher  
du sergent et lui dire quelques mots à voix  
basse et qui ne sont pas entendus du public.)*

STEPHANIE, bas à Tullus

Mon frère, il lui parle allemand!



OTTO, *bas à Tullus*

Vous m'avez bien compris ?

LE SERGENT

Sire, parfaitement.

OTTO, *poursuivant sur le même ton*

Vous prenez vingt soldats pour lui servir d'escorte..  
Cela suffira bien, la troupe est assez forte.  
Vous la regarderez comme reine, et je veux  
Que vous obéissiez au moindre de ses vœux,  
Et vous l'ordonnerez devant elle à tout homme.  
Mais ne l'emmenez pas dans son palais à Rome.  
Montrez-lui s'il le faut cet anneau que voici.

*(Il lui remet son anneau.)*

Elle croit qu'elle part en s'éloignant d'ici  
Pour sa villa de Nôle. Il faut qu'elle le croie.  
Mais vingt brigands voudront enlever votre proie.  
Ce seront vingt soldats déguisés de leur mieux,  
Ils vous attaqueront, comme des furieux,  
Mais vous serez vainqueurs, sans la moindre blessure..  
Après, vous lui direz que la route est peu sûre,



Que vous pouvez encor rencontrer des bandits  
Plus nombreux, mieux armés et beaucoup plus hardis;  
Que, réflexion faite, il est plus sûr, en somme,  
Et beaucoup plus prudent de la conduire à Rome,  
C'est à dire au palais que je dois habiter.  
Lorsque vous y serez, vous pourrez ajouter  
Que son séjour sera seulement provisoire.

### LE SERGENT

Sire, je graverai cela dans ma mémoire.

*(Il s'éloigne.)*

TULLUS, à *Stéphanie*

Les ordres sont bien longs à donner, sur ma foi.

OTTO, *revenant à eux*

Me voici tout à vous, que voulez-vous de moi ?

TULLUS

Je sais qu'en ce moment je parle à l'Empereur  
Et viens lui demander, au nom du dictateur,



Son ennemi, la vie et la liberté sauves.

*(Montrant le môle d'Adrien)*

Sire, nous sommes là, traqués comme des fauves,  
Sans pain, depuis huit jours. Si nous ressemblions  
A notre commandant, certes nous brûlerions,  
Torche énorme, éclairant la ville tout entière,  
Le môle d'Adrien et sa dernière pierre.  
Vous pourriez raconter à vos soldats germains  
Comment peuvent mourir, brûlés vifs, des Romains.  
Ils étaient plus de cent au commencement d'août,  
Il n'en reste pas vingt qui sont encor des hommes.  
Il faut bien vous le dire et l'avouer : nous sommes  
Forcés de les sauver, Sire, par charité,  
Et demandons la vie avec la liberté.  
Si vous refusez, nous brûlons la citadelle  
Et notre mort sera notre gloire éternelle.

#### OTTO

Vous êtes des héros et j'engage ma foi  
Que tantôt vous serez libres tous, comme moi.  
Je veux récompenser tous ces mâles courages :  
En sortant, vous prendrez vos armes et bagages.  
Vous ne pouvez, je crois, rien demander de plus.  
Maintenant, je veux voir votre Crestentius.



TULLUS

Vous le verrez, d'ailleurs, il désire lui-même  
Vous voir et vous parler en ce moment suprême.

*(Jeu muet : Stéphanie prend le bras de  
Tullus. Ils s'éloignent tous deux, quand  
l'Empereur les rappelle.)*

OTTO

Un moment, s'il vous plaît, votre sœur reste ici.

TULLUS

Ici ? Mais, Majesté, que veut dire ceci ?  
N'est-il pas naturel que ma sœur m'accompagne ?

OTTO

Je désire la voir partir pour la campagne.

TULLUS

Dans quelle intention ?



OTTO

Je vous l'expliquerai :

En entrant dans ce camp, son message sacré,  
Son rameau d'olivier, l'auguste caractère  
Que nous attribuons à tout parlementaire,  
Surtout quand une femme accompagne un soldat  
Et rappelle à nos yeux éblouis Velléda,  
La protègent autant que sa propre patrie.  
Donc, tant qu'elle est ici, je répons de sa vie.  
Mais une fois dehors, tout lui peut arriver,  
Et je veux à tout prix, malgré vous, la sauver.

TULLUS

Malgré moi, Majesté, cette parole est forte.

OTTO

Elle s'éloignera de ce camp sous escorte  
Pour aller sans danger habiter sa villa.

TULLUS

Sire, c'est généreux de votre part.



OTTO, *montrant une escouade de soldats*

Voilà

Ses braves conducteurs.

TULLUS, *à sa sœur*

Et vous donc, Stéphanie,

Vous trouverez cela bon ?

STEPHANIE

Je crains quelque avanie,

Si je restais au camp : j'aime mieux obéir.

OTTO, *à part*

Tullus n'a pas cessé de me haïr.

*(haut)*

Qu'avez-vous décidé, dites, l'heure s'avance.

STEPHANIE

Nous acceptons tous deux avec reconnaissance.



OTTO, *au sergent*

Il est temps de partir.

*(Un soldat se présente, tenant par la bride une mule richement harnachée. Stéphanie s'appuyant sur la main de Tullus s'assied sur la mule.)*

OTTO

Vous y trouvez-vous bien ?

STEPHANIE

Oui, Sire, on ne peut mieux.

TULLUS

Tu pars et ne dis rien ?

STEPHANIE

Qu'as-tu donc, que crains-tu ? Tu restes là tout blême.  
Adieu, ramène-moi bien vite ceux que j'aime.

*(Tullus lui serre la main et s'éloigne. Un soldat porte devant lui son drapeau blanc.)*



OTTO, *aux soldats de l'escouade*

Allons! vite, partez, ne vous arrêtez plus.

STEPHANIE, *assise sur sa mule*

Adieu, Tullus, adieu, j'attends Crescentius.

*(Tullus répond à son geste d'adieu et sort.)*

#### Scène IV

LES MEMES, sauf TULLUS et STEPHANIE

*(Un silence. Otto se promène longtemps, lentement et rêveur.)*

*(S'arrêtant et à part)*

Je voudrais le voir mort, l'occasion est bonne.

*(Un silence)*

Cependant j'ai promis... Faut-il que je pardonne ?

*(Nouveau silence)*

*Fanfare : Entre Crescentius; il marche et, grave et confiant, le salue.)*



Scène V

LES MEMES — CRESCENTIUS

OTTO

Te voilà donc ici, courageux dictateur.

CRESCENTIUS

En effet, c'est bien moi, magnanime Empereur.  
Pourquoi ne suis-je pas libre comme mes frères ?

OTTO

Il m'a plu de laisser aller ces pauvres hères,  
Complices innocents de ta rébellion.  
Mais qui chasse les chiens peut garder le lion.  
Tu désirais me voir, que voulais-tu me dire ?

CRESCENTIUS, *simplement*

Moi? Te remercier, déclarer que j'admire  
Ta générosité, rien de moins, rien de plus.

OTTO

Mais j'y mets cependant, consul Crescentius,  
Une condition qui n'est pas bien pénible.



CRESCENTIUS

Une condition encor? C'est impossible.

OTTO

Voilà bien le Romain facile à s'emporter.  
Ne refuse donc pas avant de m'écouter.

*(Après une pause et devenant très grave)*

Ta révolte entraînait la peine capitale :  
Pourtant je t'engageai ma parole royale  
De pardonner ton crime. Hé bien, Crescentius,  
Je tiendrai ce serment, je ferai même plus.

CRESCENTIUS, *inquiet*

C'est un piège cela ?

OTTO

Tu juges sans m'entendre.  
Si tu veux t'engager à ne rien entreprendre  
Contre le Saint-Empire et mon autorité,  
Je te rends, à l'instant même, la liberté.



CRESCENTIUS, *ferme, sans éclat de voix*

Je ne m'engage à rien, et n'ai rien à promettre.  
Quand nous fûmes forcés en tes mains de remettre  
Le môle d'Adrien, lorsque nos ennemis  
L'occupèrent pour nous, que nous as-tu promis,  
Ou bien de l'oublier rumines-tu l'envie ?  
Nous devons tous avoir, entends-tu ! tous, la vie.  
Sauve, tu l'as juré. Tu sais que nous n'aurions  
Jamais, non jamais, accepté d'autres conditions !

OTTO, *s'animant*

Dis, n'admires-tu pas ma longue patience ?  
Sais-tu bien que je puis te forcer au silence...  
Mais je suis décidé d'écouter tout, oui tout !  
Ainsi donc, ne crois pas me pousser vite à bout.  
Je prétends te sauver malgré toi, mais j'exige...

CRESCENTIUS, *s'animant*

Que je ne fasse rien contre toi, non ! te dis-je !  
Tu commences bien jeune à faire le métier  
De parjure.



OTTO, *bondissant*

Consul!

CRESCENTIUS *s'avance vers lui. Des soldats interviennent et le tiennent à distance.*

*(Froidement)*

Pourrais-tu le nier ?

Tire donc du fourreau, Sire, toute la lame!

Ose faire le mal en homme et non en femme!

Ose donc sans pudeur, en sublime appareil,

Faire piaffer fringants tes crimes au soleil!

OTTO, *froidement*

Ton conseil est fort bon, je désire le suivre.

C'est la mort que tu veux! Hé bien, cesse de vivre

Si tu ne cèdes point.

CRESCENTIUS

Cessons ce jeu d'enfant.

Je ne ferai jamais ce que l'honneur défend.



OTTO *signe à la hâte un papier et le remettant à un  
soldat qu'il a appelé d'un geste :*

Cet homme est condamné, faites prompte justice.  
*(Les soldats s'emparent de Crescentius qui  
en sortant dit à l'Empereur :)*

### CRESCENTIUS

O fou! si tu savais... Va, signe mon supplice.  
*(Il sort. — L'Empereur le suit des yeux,  
cherchant à comprendre ses dernières paroles.)*

### Scène VI

LES MEMES, sauf CRESCENTIUS

*(Un silence, interrompu par Gifthaus qui  
vient mettre le genou en terre, devant l'Em-  
pereur.)*

### GIFTHAUS

A tes genoux sacrés, je viens m'agenouiller :  
Sire, nous attendons tes ordres pour piller.  
Le butin est le pain du soldat, ce pauvre homme.



OTTO, *s'adressant aux autres soldats*

Vous vous partagerez ceux des Palais de Rome  
Qu'on vous désignera.

TOUS

Sois béni, fier vainqueur,  
Et maintenant, amis, triomphe à l'Empereur!

RIDEAU

3<sup>e</sup> tableau

Scène Première

*Même décor qu'au premier acte. Les soldats aux casques couronnés de chêne et portant des vases d'or, de bronze et d'argent, fruits du butin sont chargés de dépouilles de toutes sortes et défilent sur le théâtre, précédés de l'Empereur porté sur un bouclier, portant le casque d'or également couronné de chêne. Le chant ou l'accompagnement, si le chœur doit être parlé, sera conçu dans les notes basses et mâles. Rien n'empêche, si le musicien a du génie, que le caractère n'en soit sauvage.*



## CHANT OU CHŒUR

La Force est la reine du monde,  
Et les soldats sont ses enfants,  
Rois de la terre ou rois de l'onde  
Grâce à leur mère, triomphants!

Oui, nous sommes rois par l'épée  
Et par notre aïeul Lucifer ;  
Par l'âme durement trempée,  
Rois par le muscle et par le fer.  
Foin du droit et foin de ses règles.  
Nous pouvons d'un robuste élan,  
Jusqu'au ciel, dénicher les aigles,  
Ou dans l'enfer chercher Satan.

Nous nous ruons dans les bagarres,  
Dans le tumulte et dans le bruit.  
Au son éclatant des fanfares,  
La pâle mort toujours nous suit.  
A nous, les hautes citadelles  
Où l'on cache les gros trésors !  
Pour y monter, à nous, échelles :  
Le butin est le pain des forts.



Oui, nous allons comme la foudre,  
Sur un geste de l'Empereur,  
Réduisant les cités en poudre  
Sous les coups de notre fureur,  
Nous foulons la révolte immonde  
Aux pieds des chevaux piaffants;  
La Force est la reine du monde,  
Et les soldats sont ses enfants.

*(Le défilé cesse, les soldats se groupent  
autour de l'Empereur qu'ils ont descendu du  
bouclier.)*

*Un silence pendant lequel Otto distribue  
au hasard des poignées de main reconnais-  
santes.*

*Entre Gifthaus, suivi de quelques soldats.)*

## Scène II

LES MEMES — GIFTHAUS

GIFTHAUS, *un genou en terre*

Sire, un message urgent.



OTTO, *impatient*

Donne donc, traînard. (*Lisant*)

[« Sire, »

» Devant la mort qui vient, je souffre le martyr,  
» Si je n'accomplis pas un suprême devoir :  
» Ma femme ne doit point, ne doit jamais savoir  
» Que vous avez voulu, commandé mon supplice.  
» Voilà la seule grâce et l'unique service  
» Que ma famille et moi réclamerons de vous,  
» Mais, cela, Majesté, vous le ferez pour nous.  
» Cette expiation vous sera bien légère.  
» Vous ne laisserez pas l'horrible messagère  
» Qu'on appelle rumeur publique proclamer  
» Ma mort. Bien au contraire, il vous faut l'informer  
» Que je suis en exil bien loin de la patrie,  
» Mais ne dites pas où, surtout à Stéphanie.  
» Je veux être enterré sans éclat et sans bruit  
» Au prochain cimetière, à l'heure de minuit.  
» Qu'on ne mette aucun nom sur ma tombe ignorée.  
» Et que les astres seuls de la voûte azurée  
» Sachent que je suis là pour toujours étendu.  
» Crescentius. »



OTTO

Soldats, vous l'avez entendu.

LES SOLDATS *émus et le témoignant par leurs gestes*

Nous serons tous muets, Sire.

OTTO, *à part et mécontent de lui-même*

Pourtant ~~ce~~ homme

Était noble, était bon, généreux, économe

Des souffrances des siens : il valait mieux que moi.

*(Baissant la tête)*

Mon crime est sans pardon !

*(Apercevant Gifthaus toujours le genou en terre)*

Que me veux-tu donc, toi ?

GIFTHAUS

Le bourreau patenté refusa son office.

Vous le savez peut-être.

OTTO

O divine justice !

Crescentius vit donc ?





GIFTHAUS

Vous l'aviez condamné :  
Car l'ordre était écrit et de vous émané,  
Le prévôt murmurant une sourde menace  
Offrait vingt florins d'or à qui prendrait sa place.  
*(Montrant les soldats qui l'accompagnaient)*  
Mais tous restaient muets. Trouvant ce chiffre beau,  
J'ai fait, pour vous servir, l'office du bourreau.

OTTO, *s'indignant à mesure qu'il parle et  
froïdement d'abord*

Toi-même.

GIFTHAUS

Je suis pauvre et les florins sont rares.  
On n'en ramasse pas beaucoup dans les bagarres,  
Ma femme a tant d'enfants que cela fait pitié.  
*(Rires des soldats)*  
On me doit vingt florins, on ne m'a pas payé.  
Que Votre Majesté clémente et tutélaire  
Veuille bien aujourd'hui me donner mon salaire.  
Vingt florins, songez-y. Sans moi, Crescentius  
Vivrait peut-être encor.



OTTO

Tu mérites bien plus.

Ha! Tu te fais bourreau par goût et par caprice,  
Bourreau pour contenter ton ignoble avarice.

*(Il lui arrache son casque et le jette par terre.)*

Va! Tu n'es qu'un boucher et non pas un soldat.

*(Tirant l'épée de Gifthaus du fourreau)*

A quoi sert en tes mains cette arme de combat ?  
Ce qu'il te faut à toi, coquin, couard, ganache,  
C'est l'homme bien lié, qu'on frappe à coups de hache  
Sans danger, pour gagner aisément vingt florins.

*(Le faisant tourner sur lui-même, tandis  
que les soldats éclatent de rire)*

Tu dois avoir beaucoup de blessures aux reins,  
Oui, mais pas une au front, pas une à la poitrine.  
Il te faut de l'argent pour une concubine :  
Une catin marchant au son de nos tambours  
Et déposant chez toi le fruit de ses amours.  
Il te faut un bâton pour frapper les esclaves  
Et non ce fer sacré qui brille aux mains des braves !

*(Il brise l'épée.)*

Ha! ton cœur convoitait le métier de bourreau.  
Hé bien, qu'il soit le tien, si tu le trouves beau.



GIFTHAUS

Ha, Majesté, pitié, je n'ai pas cru mal faire.

OTTO, *lui jetant quelques pièces d'or*

Prends cet or qu'à l'honneur ton vil instinct préfère.

GIFTHAUS *ramasse une à une les pièces d'or et  
les met dans sa poche.*

LE SERGENT

Il les cherche à plat ventre et non plus à genoux  
*(Nouveaux rires)*

GIFTHAUS, *se relevant haineux*

Sire, vous le voulez, mais prenez garde à vous.

*(L'Empereur haussant les épaules, le regarde sortir.)*

LE SERGENT, *à Job, tout bas*

Hé bien! Job, que dit-on de ce consul à Rome ?

JOB, *de même*

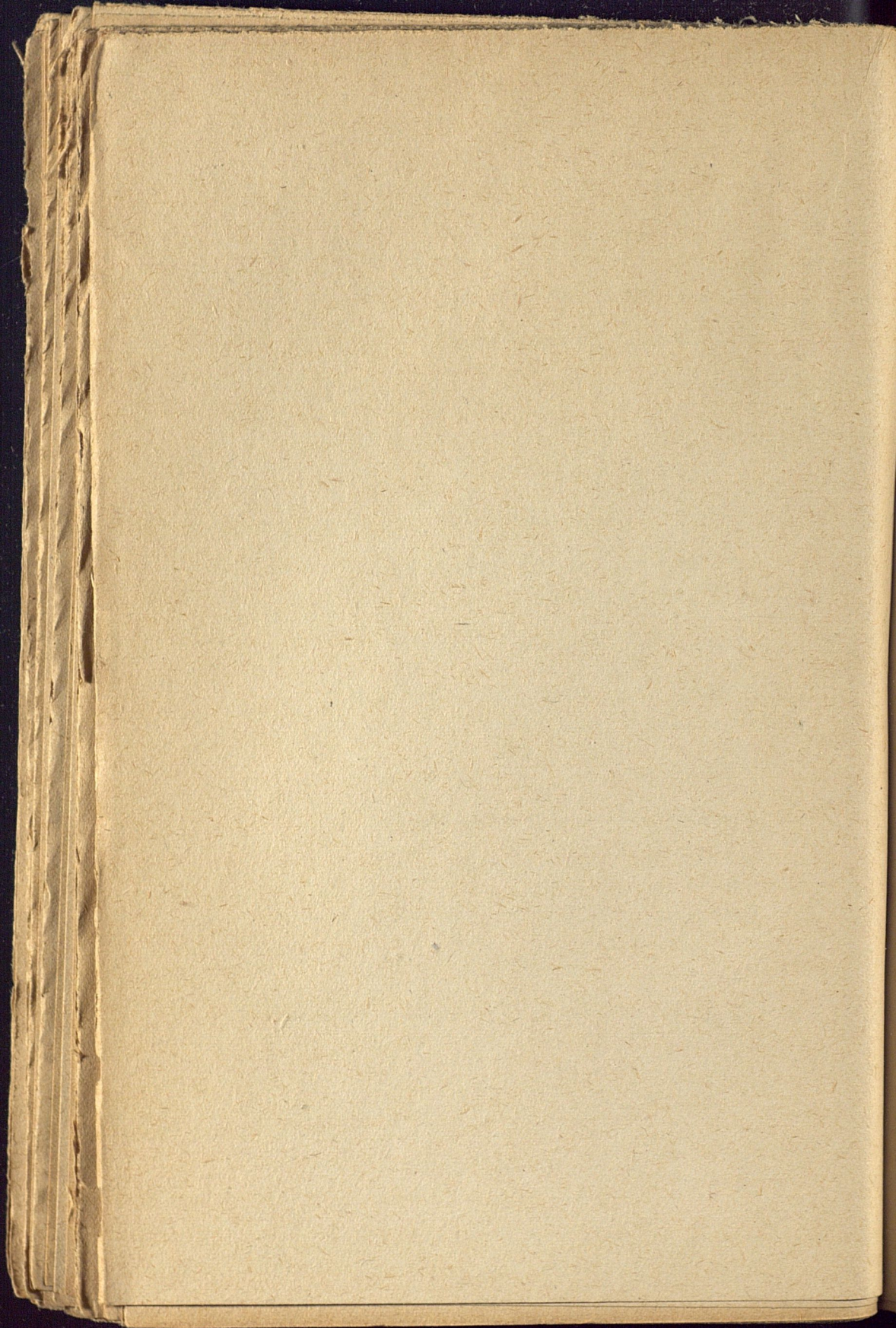
Nous ne trouvons pas bon qu'il ait tué cet homme.

RIDEAU



**Acte III**







*Le théâtre représente une salle tendue de pourpre et splendidement décorée. Au fond, un portique ouvre sur une longue galerie dont les faces latérales sont ornées de statues et de plantes rares. Des lampes de bronze figurant des saunes, des nymphes, des chimères projettent partout une vive lumière reflétée par de grands disques d'argent.*

*A droite et à gauche, portes latérales. Au second plan un trépied de bronze, sur lequel est posé un coussin de soie pourpre, porte trois couronnes, celle de l'empire, celle de Germanie en argent, la couronne de fer de Lombardie : bande d'or en forme de diadème antique et doublée à l'intérieur d'une bande de fer provenant d'un clou de la*



*Croix, suivant la tradition. Un manteau de pourpre et d'hermine est jeté sur un trône. Un trépied supporte une cassolette; sur un autre, une figurine de fleuve : le Tibre enchaîné, assis dans une vasque de cristal, verse de l'eau d'une amphore sur laquelle il s'appuie.*

### Scène Première

STEPHANIE, seule et regardant autour d'elle

Mon Dieu! je tremble encor de peur. Le cœur me bat.  
Je ne saurais marcher. (*Elle s'assied.*) Ho! quel affreux  
[combat !  
Comment donc suis-je ici ? Qui donc m'a transportée  
Et quel est ce palais ? Cette pourpre et cet or  
Sont-ils venus à moi ? Tantôt j'étais encor  
Sur un étroit chemin aux talus de basalte.  
Me suis-je évanouie ? On nous a crié : « Halte!  
Ou nous vous tuons tous. » Alors j'ai tressailli.  
J'ai cru que je mourais. Des éclairs ont jailli  
Des glaives qu'on tirait du fourreau. Ma mémoire  
Ne me dit plus rien d'autre. Ainsi donc, je dois croire



Que mes soldats d'escorte étant victorieux  
Ont voulu se montrer vainqueurs et glorieux,  
Et voyant que j'étais de peur évanouie,  
M'ont ramenée ici. Je serais enfouie  
Sans eux ou bien captive au milieu des bandits  
Dans l'humide caverne où vivent ces maudits.  
O gloire à vous, soldats, et gloire à la lumière  
Qui sortant comme sort la flamme d'un cratère  
M'entoure de clartés et de miroirs vermeils,  
Ardents, éblouissants, comme autant de soleils;  
Que c'est beau! Cependant, j'aime mieux être libre  
Et je vais appeler...

*(Elle frappe sur un timbre. Une esclave  
éthiopienne apparaît vêtue d'une robe  
blanche aux broderies d'or.)*

## Scène II

STEPHANIE — L'ESCLAVE

L'ESCLAVE

Que désire Madame ? Elle n'a qu'à parler.



STEPHANIE

Hé bien, je parle alors. Je voudrais m'en aller.  
Montre-moi le chemin.

L'ESCLAVE

Je ne le puis, Madame,  
(*Stéphanie frappe du pied.*)

Et vous prie humblement d'éteindre cette flamme  
Brillant dans vos grands yeux ainsi qu'en un miroir,  
Où je lis la colère avec le désespoir.

STEPHANIE, *irritée*

Il ne me manque rien, sinon que l'on m'enchaîne  
Si je ne suis pas libre.

L'ESCLAVE, *respectueusement*

Ho non! Madame est reine.  
(*Elle sort.*)



### Scène III

STEPHANIE, *seule*

Reine? Qu'a-t-elle dit? Ma pensée est en feu.  
Que vais-je devenir ? Conseille-moi, mon Dieu.  
Si cela n'est pas vrai, pourquoi cette couronne  
Et ces autres ? O Toi, qui vois tout et pardonne,  
Oserais-je à mon front mettre ce cercle d'or ?  
Loin de moi, tentateur! Vois, je résiste encor.

*(Elle prend en main la couronne.)*

Ce moment dans ma vie est solennel et grave.  
Je sens en moi l'orgueil monter comme une lave.

*(Otto entre par la galerie du fond et se cache chaque fois que Stéphanie fait un mouvement qui pourrait le faire découvrir.)*

Mais l'ange du devoir est encore debout.  
Il s'en va, je le sens, ho! comme mon sang bout !  
Qu'es-tu donc, ô démon monstrueux qui me crie :  
A toi ces diamants, à toi ces pierreries !  
A toi la mitre d'or, la couronne de fer!  
J'ai dans mon cœur brûlant les flammes de l'enfer.  
Hélas! voici le sceptre et le manteau d'hermine;  
La noire ambition gronde dans ma poitrine.

*(S'emparant de la couronne de Lombardie)*



Hé bien! je la prendrai. Pourquoi tant résister ?  
Il ne faut qu'un moment après tout pour l'ôter.

*(Elle met la couronne. Otto sourit. Stéphanie, prenant le manteau et l'essayant.)*

Que je suis belle ainsi ! Comme on doit être à l'aise,  
Sous ce riche manteau de reine.

*(Mettant le manteau)*

Comme il pèse !

Me voici transformée en fille des Césars !  
Tout m'obéit, pour moi fleurissent tous les arts ;  
Pour moi les fruits brillants et toutes les études ;  
Pour moi, tous les respects craintifs des multitudes,  
Et pour moi, les soldats roulant, cruels torrents,  
Ecrasant en passant les forts, les fiers, les grands ;  
Car je n'ai qu'à vouloir. Je suis Dieu dans ce monde,  
Seul au-dessus des lois et de la foule immonde,  
Redouté, tout-puissant, adoré. Comme lui,  
Lorsque ma volonté, comme l'éclair, a lui,  
Le coup la suit de près.

*(Elle ôte la couronne de fer et prend celle de l'empire.)*

Couronne impériale,  
Je te sens dans la main, rigide et glaciale,  
Comme le dur destin. Ha, si je te portais,  
Je le crois cependant : je te réchaufferais



Au seul feu de mon cœur et je serais si bonne  
Et si clémente aussi qu'on t'aimerait, couronne!  
Aujourd'hui l'on te hait. Tu n'es qu'un instrument  
D'affreuse tyrannie et d'avilissement.  
O ma pauvre Italie, ô Rome souveraine,  
Esclave maintenant, si j'étais votre reine,  
On verrait sur ce sol, que foulent les soldats,  
Sur ce sol tout fumant du sang de vingt combats,  
On verrait les moissons dans les immenses plaines  
Rouler comme la mer leurs vagues aux haleines  
Des brises de l'été. Quand septembre viendrait,  
Partout sur les coteaux, le raisin rougirait.  
On n'entendrait jamais dans les bourgs et les villes  
Que le doux bruit que font tous les métiers utiles.

OTTO, *se montre*

*(Jeu muet; Stéphanie stupéfaite jette sur  
un siège la couronne, en fait de même du  
manteau et recule effrayée devant l'Empe-  
reur.)*

OTTO, *s'approchant d'elle*

Tu n'as qu'un mot à dire et le sceptre est à toi.



STEPHANIE

Vous ici ?

OTTO

Pourquoi pas ? As-tu donc peur de moi ?

*(Stéphanie fait signe que non.)*

Et pourquoi donc alors jeter cette couronne ?  
C'est l'empereur Otto, femme, qui te la donne,  
Comme un gage d'amour que n'a pu te donner  
Le pauvre amant blessé jadis tout près des Thermes  
De Domitien. Hélas ! trouverai-je les termes  
Qu'il me faut employer pour le toucher, ce cœur,  
Ce cœur froid, ce cœur dur ? Ha, si je suis vainqueur  
Des Romains révoltés, si des soldats barbares  
Du bruit de leurs pas lourds ont troublé tes dieux Lares  
Ne le fallait-il point, devais-je pas dompter  
Tes frères insoumis, osant se révolter ?  
J'aurais vu de sa tombe ouverte Charlemagne  
Me crier : « Tu n'es plus empereur d'Allemagne. »  
Tu le sais, je n'ai pas abusé du pouvoir :  
Tu me pardonneras d'avoir fait mon devoir.  
Aussi, c'est à genoux que je t'en prie : oublie  
Ma victoire. Tu sais que j'aime l'Italie,



Tout comme si j'étais un de ses heureux fils.  
Dois-je te le jurer devant le crucifix ?  
Ho ! daigne dérider pour moi ce front austère !

STEPHANIE, *froidement*

Enfin, vous demandez que je sois adultère !

OTTO

Quel mot, quel affreux mot.

STEPHANIE

N'est-ce pas bien cela ?

Ha ! maudit soit celui qui le premier voila  
Sous la forme pompeuse, assoupie, ondoyante,  
Sous la parole d'or, la phrase chatoyante,  
Le vice gangrené, hideux et repoussant.  
Dis-moi donc de quel droit, Empereur tout-puissant,  
Tu viens me présenter à moi, patricienne,  
Aussi noble que toi, Sire, qu'il t'en souviene,  
Cet amour que tu sais que je dois repousser.

OTTO

Allons, Madame, allons, parlez sans vous lasser.  
Mettez-moi donc le pied sur le front, Stéphanie.



Ecrasez cet amour souillé d'ignominie.  
Vous n'empêcherez pas que je souffre pour vous,  
Que je sois torturé d'amour, de rêves fous!  
Oui, c'est vous que je veux, oui! de toute mon âme.  
Vous l'avez fort bien dit : cela peut être infâme,  
Criminel. Mais que puis-je aux arrêts du destin ?  
Notre arrêt est écrit sur les tables d'airain.  
Si résistante ici qu'aujourd'hui je vous voie :  
Un jour, vous tomberez et vous serez ma proie.

STEPHANIE, *se redressant*

Jamais, je vous le dis, cela n'arrivera.

OTTO

Puisque cela doit être, hé bien, cela sera.

STEPHANIE

Ne savez-vous donc pas que je suis mariée ?

OTTO

Je sais que l'on vous a jadis sacrifiée.



## STEPHANIE

C'est moi qui l'ai voulu.

## OTTO

Soit, je le sais encor.

Vous n'avez pas choisi ce vieillard pour son or.  
Mais vous croyant froissée, et que sais-je, blessée,  
Après avoir cru voir à tort, dans ma pensée,  
Une insulte pour vous, — je l'ai bien entendu  
Car je vous écoutais — vous avez résolu  
De prendre, sans tarder et sans vouloir attendre,  
Un mari qui vous pût protéger et défendre.  
Moi, je ne pouvais pas, car mon père vivait,  
Accomplir de mon cœur le bien-aimé souhait,  
Vous épouser enfin, réparer l'injustice  
Du hasard envers vous, vous faire impératrice,  
Ce que vous méritiez et par votre beauté  
Et par votre noblesse et par votre bonté,  
Par les hautes vertus de votre caractère.  
Voilà la vérité. Dis! fallait-il me taire,  
Stéphanie adorée?... Elle ne répond pas!



STEPHANIE, *à part*

Mon Dieu! que m'a-t-il dit? O faible cœur, hélas!  
De quel mortel tourment ce doux aveu t'abreuve!  
Sauras-tu résister à la terrible épreuve?

OTTO

Parle donc, Stéphanie. (*A part*) Elle n'a pas compris.  
(*Haut*)

Pourquoi ne veux-tu pas rassembler les débris  
De notre pauvre amour brisé par la fortune?  
Car tu m'aimais jadis! Ma plainte est importune.  
Malheureux que je suis : tu ne diras donc rien?

STEPHANIE

Je ne puis vous répondre et vous le savez bien.  
(*Elle se cache la tête dans les deux mains.*)

OTTO

Ho! ne me cache pas ton visage! Tu pleures?  
Tu pleures, n'est-ce pas, sur tant de douces heures  
Qui ne reviendront plus. Mais ton cœur est à toi,  
Puisque tu n'aimes pas, hé bien, donne-le-moi!



STEPHANIE, *retrouvant son énergie et frissonnant  
comme si elle sortait d'un mauvais rêve*

Otto, loin de pouvoir ou de vouloir le faire,  
J'ai hâte de quitter cette impure atmosphère.  
Prouvez que vous m'aimez : laissez-moi libre, Otto.

OTTO

Non, je ne pourrais pas.

STEPHANIE

Vous m'oublierez bientôt.  
Ceci n'est qu'un caprice et qu'une fantaisie,  
Croyez m'en...

OTTO

Oh, non! c'est une frénésie!

STEPHANIE

Vous n'aimez que pour vous et cela n'est pas bien.  
Moi, vous n'y songez pas, compté-je donc pour rien?  
Laissez-moi vous parler doucement et vous dire  
De ne pas exalter votre propre délire.



Otto, regardez-moi, je souffre plus que vous.

*(S'éloignant indignée)*

Sire, je ne veux pas vous voir à mes genoux.  
Tenez, mettez-vous là près de moi, comme un frère.  
Ne vous exaltez plus, calmez-vous au contraire,  
Et je vous dirai tout. Otto, je vous aimais  
Et je vous aime encor. Jamais, hélas, jamais  
Un sentiment plus doux n'a régné dans mon âme,  
Mais je ne puis pourtant commettre un acte infâme,  
Ni forfaire à l'honneur, ni pécher devant Dieu.  
Otto, j'aimerais mieux brûler à petit-feu.

OTTO, *lui secouant le bras avec colère*

Quelle femme êtes-vous ? Ni soupir, ni prière  
Ne peuvent entamer ce bronze, cette pierre,  
Ce rigide glaçon des pieds jusqu'aux cheveux.  
Mais, j'ai la force à moi, je puis ce que je veux.  
Madame, prenez garde à vous, si je me fâche.

STEPHANIE, *se levant et se mettant devant lui*

Je ne crains pas cela, vous n'êtes pas un lâche.



OTTO, à part

Je m'y suis bien mal pris. (*Haut, avec douceur*) Quand  
[je devrais prier,  
Demander, implorer, me plaindre et supplier,  
(*Se faisant humble*)  
J'ose vous menacer. (*Il lui donne la main.*) La lutte  
[est terminée.  
Cessez donc de me craindre.  
(*Stéphanie le regarde stupéfaite.*)

OTTO, à part

Elle est tout étonnée  
Et croit, pour tout de bon, être hors de danger!  
Je puis donc réussir. J'ai bien fait de changer  
D'attitude et d'accent. (*Haut, avec conviction*) Me voilà  
[plus tranquille  
Qu'un promeneur, vaguant à l'aise par la ville.  
(*A Stéphanie*)  
Chère, que je vous voie encor quelques instants!  
Et puis vous partirez. Donnez-moi quelque temps.  
Pas beaucoup, mais assez pour contempler encore  
Ce visage adoré que la vertu colore...  
Je suis calme à présent, et vous le voyez bien.



STEPHANIE

Ho merci! je respire et je ne crains plus rien.  
Puis-je vous demander..?

OTTO

Demandez tout, Madame.  
Vous n'êtes plus pour moi qu'une bien noble femme  
Que j'eus tort d'offenser.

STEPHANIE

Alors n'en parlons plus...  
Vous fûtes généreux pour mon Crescentius :  
Est-il rentré dans Rome ou bien m'a-t-il suivie ?

OTTO, *à part*

Qu'elle ne sache rien! Ha, s'il était en vie,  
Je le tûrais encor!

STEPHANIE

Hé bien, répondez donc !

OTTO, *sans sourciller*

Vous savez qu'il obtint sa grâce et son pardon.



STEPHANIE

Ha ! Je perds tout courage,  
Tous les maux à la fois. J'ai la fièvre, mon Dieu !  
Mon palais desséché brûle comme le feu.  
C'est de l'eau que je vois dans la vasque ?

OTTO

Oui, pure  
Et fraîche également, mais pourtant un peu dure.

STEPHANIE

J'en boirai cependant avant que de partir.

OTTO, *puisant dans la vasque et lui offrant de  
l'eau dans une coupe*

Buvez à votre soif. (*Stéphanie boit.*)

OTTO, *à part*

Comme tu vas dormir !

STEPHANIE

Ha, qu'elle est bonne à boire.



OTTO, *à part*

Oui, bois, chère victime.  
Je ne recule pas devant ce dernier crime.

STEPHANIE, *s'asseyant de nouveau*

Qu'est-ce donc que cette eau, plus forte que du vin ?

OTTO, *à part*

Le narcotique agit.

STEPHANIE

Ho, je m'endors.

OTTO

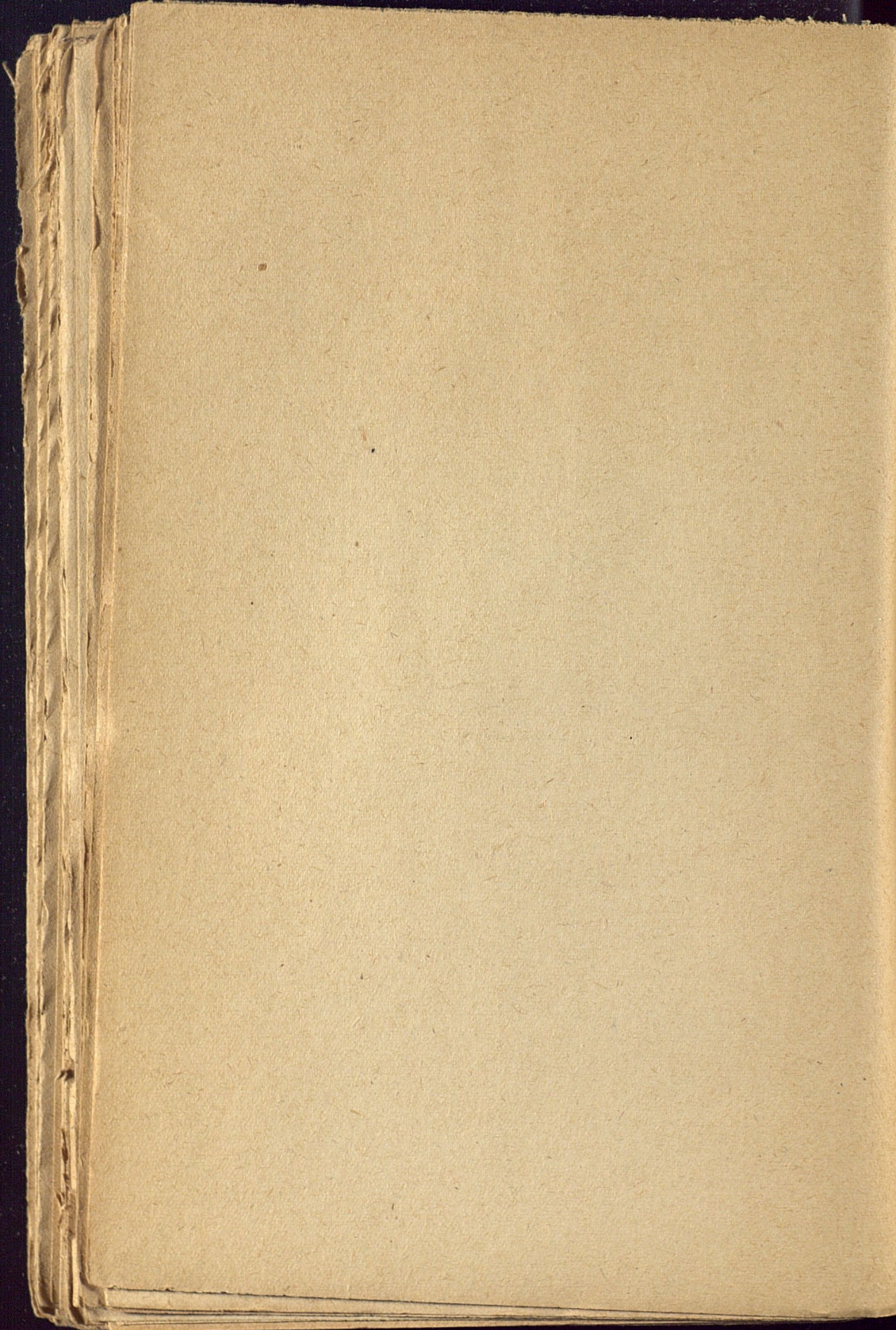
Enfin !

LE RIDEAU TOMBE



Acte IV







### Scène Première

*Un champ des morts, la nuit, aux environs de Rome. Les tombes et les espaces laissés libres entre celles-ci occupent toute la scène jusqu'au fond. Au premier plan, au milieu, se trouve une tombe plus grande que les autres. Le champ des morts est rempli de peuple, formant des groupes séparés d'hommes, de femmes et d'enfants. Les femmes circulent silencieusement entre les tombes et se penchent pour y déposer des couronnes. Les enfants les suivent. Gifhaus déguisé en marchand ambulante est debout au premier plan, à gauche du spectateur.*



## CHŒUR D'HOMMES A L'AVANT-PLAN

Nous avons tressé ces couronnes,  
Gages de notre piété,  
Avec les fleurs d'or des automnes,  
Emblèmes d'immortalité.  
Et toi, martyr de la patrie,  
Fière victime des bourreaux,  
Crescentius, notre héros,  
Ecoute notre voix qui prie.

*(Ils couvrent la tombe de couronnes de  
laurier et d'immortelles.)*

Que ton esprit austère et mâle,  
Qui plane dans le firmament,  
Veille sur ta Rome qui râle  
Sous le genou de l'Allemand.  
Donne à ce peuple d'esclaves  
Le cœur ferme et les pensers forts  
Qui brisent toutes les entraves.  
Priez pour nous, âmes des morts.

### Scène II

*(Entre Stéphanie, les cheveux sur le dos.  
Elle va vers Tullus.)*



STEPHANIE

Je te retrouve enfin, ha! que je suis heureuse!

*(Tullus la regarde tristement, comme s'il  
ne l'avait jamais vue.)*

Mais embrasse-moi donc !

TULLUS, *l'éloignant du geste*

Veux-tu fuir, malheureuse !

On te lapidera si tu restes ici.

STEPHANIE

Mais c'est bien toi, pourtant? Toi qui parles ainsi.

Je te cherchais partout.

TULLUS

Va-t'en donc!

STEPHANIE

C'est horrible !

TULLUS, *se détournant*

Je ne te connais plus.



STEPHANIE

Pourquoi cet air terrible,  
Menaçant, méprisant ? Mon frère, qu'ai-je fait ?

TULLUS

Elle feint d'ignorer son horrible forfait.

*(La foule des hommes et des femmes s'est rapprochée d'elle et tous chantent ou disent le couplet suivant, en la montrant au doigt.)*

LE CHŒUR

Dieu juste ! Punis l'adultère,  
Qui vit effronté sur la terre,  
Dans la pourpre et dans les palais,  
Dans l'or que l'on jette aux valets ;  
Qui dort paisible dans sa honte,  
Sans qu'au front le rouge lui monte,  
Insoucieuse des remords.  
Vengez-nous tous, âmes des morts !

*(Le peuple s'avance vers elle, au point de la toucher. Un homme va jusqu'à la prendre par le bras.)*



LE CHŒUR

Pars d'ici, mais pars donc, pars, infâme adultère,  
Elle est sainte et sacrée et pure, cette terre!

TULLUS, *marchant droit au milieu de la foule et  
protégeant de son corps Stéphanie*

Je puis la toucher, moi. Vous, je vous le défends!

*(Aux fillettes, suivant leurs mères)*

Allons, qu'on fasse place! Ecartez-vous, enfants!

*(Murmure sourd qui grandit à chaque minute.)*

TULLUS, *tristement*

Va-t'en, ma pauvre sœur! N'entends-tu pas la foule,  
Dans sa juste fureur, gronder comme une houle ?

STEPHANIE, *parlant d'une voix saccadée*

Je voudrais leur parler, mon frère, et je suis  
Brisée et sans vigueur. Mais tantôt, si je puis,  
Je dirai tout, oui, tout...

LE CHŒUR

A quoi bon tout nous dire,  
A nous qui savons tout ? Aurais-tu le délire ?



STEPHANIE

Hélas! vous insultez l'innocence!

LE CHŒUR

On verra

Combien tu dis vrai quand cet homme parlera.

*(Gifthaus s'avance vers Stéphanie, qui, l'ayant regardé, s'écrie en le désignant :)*

STEPHANIE

Cet homme-là, cet homme, ô, quel affreux visage!

La bouche d'un serpent et la face d'un lâche,

D'un bandit, d'un menteur, ou bien il n'en est plus.

*(S'approchant de lui, menaçante)*

Mais va! Mais bave donc !

GIFTHAUS, *tranquillement.* *(Le peuple donne des signes d'approbation pendant qu'il parle.)*

Lorsque Crescentius

Était par votre amant assiégé dans le môle

D'Adrien, l'Empereur, pour jouer un beau rôle,



Promit de le laisser aller en liberté  
S'il se rendait à lui. Dans sa juste fierté,  
Car son cœur était haut et son âme était belle,  
Crescentius voulait brûler la citadelle  
Plutôt que de céder, et, s'il ne le fit pas ;  
Ce ne fut point par peur mais bien pour ses soldats,  
Affaiblis, demandant à grands cris de se rendre.  
C'était le seul parti qui lui restât à prendre...

STEPHANIE, *l'interrompant*

Je connais mieux que toi son courage viril,  
Car volontairement il partit pour l'exil.

GIFTHAUS

C'est une grosse erreur, c'est un grossier mensonge !  
Va débiter ailleurs ce vain propos, ce songe !  
Non, il ne partit pas, en voici la raison :  
L'impérial serment fut une trahison.

STEPHANIE, *stupéfaite*

Tu mens !

*(Murmures et ricanements dans la foule.)*



## GIFTHAUS

Non : l'Empereur, le juste, le sublime,  
N'a pas craint de commettre un vil parjure, un crime  
Pour être, sans rival, ton maître et ton amant.

*(Nouveaux murmures.)*

## STEPHANIE

O mon frère Tullus, mais dis-lui donc qu'il ment.  
Ne suis-je plus pour toi, dis, ta sœur Stéphanie ?  
Ne puniras-tu pas l'affreuse calomnie ?

*(Consternée)*

Il ne me répond pas.

*(S'adressant au peuple)*

Il ment, il a menti !

Car mon Crescentius est loin, il est parti  
Pour l'exil !

*(La foule se tait.— Les enfants mêmes la  
repoussent du geste quand elle s'approche  
d'eux.)*

Ce silence est une affreuse insulte.

O peuple, dont j'étais et l'amour et le culte,  
Mais répondez-moi donc, vous tous qui vous taisez,  
N'aurez-vous pas pitié d'un cœur que vous brisez ?



Répondez-moi du moins, enfants et jeunes filles !  
Savez-vous que j'étais l'ange de vos familles,  
Que je n'avais jamais assez d'or pour vous tous,  
Que grâce à moi la faim n'entra jamais chez vous.

*(Ricanements.)*

### GIFTHAUS

Ha, tu doutes encor, femme, que Dieu te garde!

*(Ecartant les couronnes et soulevant la dalle qui couvre le tombeau de Crescentius)*

Le consul est bien mort. Et pour preuve, regarde !

*(Stéphanie pousse un cri déchirant et s'évanouit dans les bras de Tullus.)*

### TULLUS

Peuple, ne vois-tu pas qu'elle ignorait ce crime ?  
Mon cœur me disait bien que c'est une victime.

*(Se penchant vers elle)*

Ma sœur, ma pauvre sœur, ma noble Stéphanie,  
Oui, nous le voyons tous. Ha! cette calomnie  
Est donc ton coup de mort. Ma sœur, parle, ma sœur!  
Morte, mon Dieu!



STEPHANIE, *sortant peu à peu de son évanouissement*

Qui donc me parle avec douceur ?

On ne m'insulte plus... Etait-ce un mauvais rêve ?

*(Se levant et regardant le peuple)*

Ils sont là tous... Ce n'est peut-être qu'une trêve.

Vous recommencerez tantôt, dites...

TULLUS et le CHŒUR

Non, non !

STEPHANIE, *se redressant*

Alors, je puis parler. Mais je le jure au nom  
Du Dieu qui règne au ciel et qui voit dans mon âme,  
Je dirai tout, oui tout !

*(A Tullus)*

Regarde cet infâme,

Ricanant dans ce coin.

TULLUS, *marchant vers Gifthaus*

Comment, bandit sans cœur,

Oses-tu conserver cet air plat et moqueur

Dans un pareil moment ?



GIFTHAUS, *souriant toujours*

Pour moi, c'est une fête.

(*A part*)

Ils vont se soulever. Ma vengeance est complète.

(*Il sort en saluant et en ricanant.*)

### Scène III

LES MEMES, sauf GIFTHAUS

STEPHANIE

La mienne ne l'est pas.

TULLUS

Que dis-tu ? Qu'est-ce donc ?

STEPHANIE, *lentement au début et s'animant ensuite*

Approchez tous. (*Le peuple obéit.*) Il est des crimes  
[sans pardon,

D'ignobles lâchetés qui souilleraient la gloire

La plus pure ici-bas, la plus sainte mémoire.

Mais lorsque l'on n'est rien qu'un précoce bandit,

On est doublement laid et doublement maudit.



C'est lui qui doit pâlir sous l'affront et l'injure  
Après avoir tué comme un traître parjure  
L'homme auquel il devait toute protection :  
Car il était sacré par sa situation,  
Par les traités jurés et par son cœur stoïque,  
Son âme de soldat, sa défense héroïque.  
Il a fait enlever et conduire au palais  
Par d'immondes soldats, sicaires et valets,  
La veuve de ce mort. La trouvant belle et bonne,  
Il l'enferma, faisant miroiter la couronne  
A ses yeux, pour qu'enfin, cédant à ses desirs,  
Elle fût l'instrument de ses honteux plaisirs.

*(Murmures menaçants dans la foule.)*

D'une froide sueur, frissonnante et baignée,  
Elle lui résista, stupéfaite, indignée.  
Quand il la vit ainsi ferme dans le devoir,  
Il se fit humble et doux, et la femme crut voir  
Qu'il avait laissé là ses projets d'adultère.  
Sa parole était humble, émue et presque austère.  
Il demanda pardon du mal qu'il avait fait.  
Mais c'était pour pouvoir accomplir un forfait.  
Plus lâche encor, hélas, il changeait de tactique.  
Sur la table auprès d'eux était un narcotique,



Dans une belle vasque en transparent cristal,  
Qui devait décider du dénoûment fatal.  
On eût dit, à le voir, de l'eau pure éclairée  
D'un rayon de soleil. Mais la femme enfiévrée  
Eut soif et voulut boire. Elle but le sommeil  
Qui vint comme l'éclair. Ce ne fut qu'au réveil  
Qu'elle vit que le prince à son lâche parjure  
Trouvait bon d'ajouter la plus sanglante injure.

TULLUS, *embrassant Stéphanie*

Ma pauvre sœur, hélas, nous voudrions pouvoir  
Envers toi, tout d'abord, faire notre devoir,  
Te demander pardon.

*(La serrant dans ses bras)*

Pour punir nos blasphèmes

Nous devrions tresser pour toi des diadèmes.

*(Tous s'approchent, lui serrant la main,  
hommes, femmes et jeunes filles.)*

TULLUS, *parlant à la foule*

Et maintenant, amis, il nous faut la venger.  
C'est votre honneur à tous, femmes, que son honneur.  
Rome ne s'endort point grasse de servitude



(A Stéphanie)

Calme donc, chère sœur, ta juste inquiétude.

Va, nous te vengerons de ce monstre exécré.

(Stéphanie fait un signe d'assentiment où  
l'on sent poindre le doute.)

(Parlant aux hommes)

Amis, nous formerons un bataillon sacré.

Et vous le jurez tous, lorsque comme une houle,

La révolution soulèvera la foule,

Du même esprit vengeur, furieux, animés,

Nous saurons le trouver. Nous serons décimés,

Mais qu'importe après tout! Et si par conjoncture

Il rentrerait cependant au palais, sans blessure,

Nous l'y poursuivrions.

## TOUS LES HOMMES

Tu peux compter sur nous.

Partout nous te suivons, nous te le jurons tous.

TULLUS, *aux jeunes filles et aux fillettes*

Et maintenant, allez, enfants, allez, fillettes,

A la pauvre offensée offrir ces violettes.

Vous seules, vous pouvez effacer tous nos torts.



STEPHANIE, *aux enfants qui prennent des  
couronnes sur les tombes*

Merci de m'apporter cette offrande des morts.

*(L'aube point au ciel. Les enfants disent  
ou chantent, en s'adressant à Stéphanie :)*

### CHŒUR

#### *Les Jeunes Filles*

L'aube point pleine de bruits d'ailes.  
L'alouette dit ses chansons,  
Les prés sont tout noirs d'hirondelles  
Et nous, chère, nous t'embrassons.

#### *Les Enfants*

La nature sourit, joyeuse,  
Au soleil qui vient l'animer.  
Ne sois donc plus si malheureuse  
Car nous pouvons encor t'aimer.

*(Ils entourent Stéphanie, qui se penche  
vers eux, l'embrassant; — les plus petits se  
suspendent à sa robe; elle en prend quelques-  
uns qu'elle couvre de baisers.)*



STEPHANIE

O mes pauvres petits, mon cœur aussi vous aime.  
Merci de me donner à cette heure suprême  
Cette dernière joie en ce triste moment.

*(Elle les écarte doucement et va pour s'éloigner.)*

TULLUS

Ma sœur, où vas-tu donc ?

STEPHANIE, *en sortant vite*

Moi ? Tenir mon serment !

TULLUS

Un serment ? Quel serment ?

LE CHŒUR, *regardant du côté où Stéphanie est sortie*

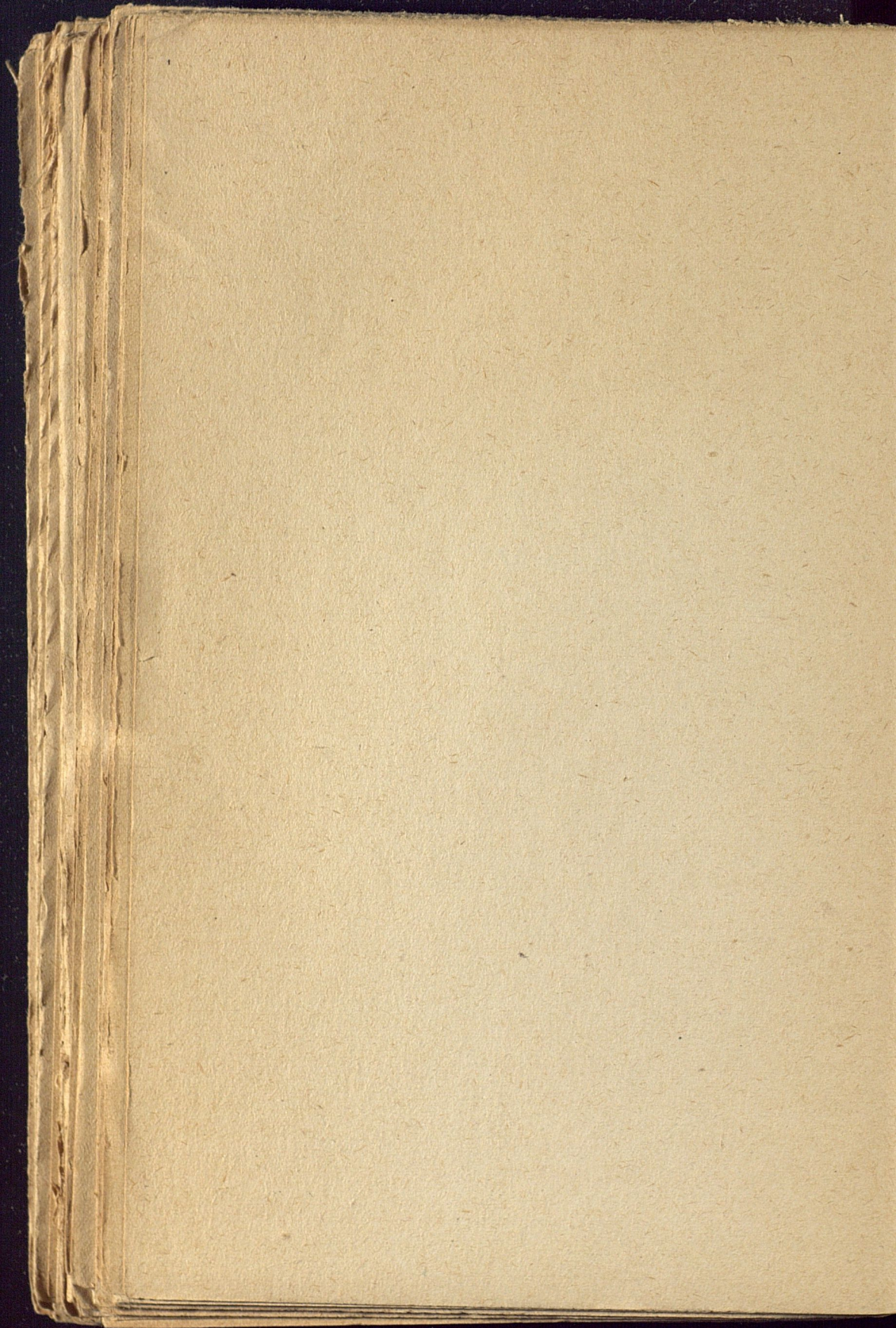
Ne cours pas, inutile !  
Tu ne l'atteindrais point, elle est loin dans la ville.

LA TOILE TOMBE



Acte V







*Une salle du palais; grand bruit au dehors;  
les fenêtres ouvertes laissent voir l'incendie  
de Rome.*

**Scène Première**

STEPHANIE, *entrant par une porte latérale*

Personne. Je suis seule en ce palais, mais lui ?

Où donc est-il ? Quelqu'un.

*(Une esclave se montre.)*

**Scène II**

STEPHANIE — L'ESCLAVE

L'ESCLAVE

Quoi, Madame, aujourd'hui  
Vous n'avez pas eu peur de vous montrer dans Rome ?



Vous êtes courageuse au moins autant qu'un homme  
Et c'est rare, cela.

STEPHANIE

Je veux voir l'Empereur.

L'ESCLAVE

Ce n'est pas difficile, il est là dans la rue,  
Fendant comme un vaisseau la foule qui se rue.

STEPHANIE

C'est bien! retirez-vous, j'attendrai son retour.

L'ESCLAVE

Madame, je suis à vos ordres nuit et jour.

**Scène III**

STEPHANIE, *seule*

Une telle action peut-elle être exécutée  
Assez ? Jamais ! Il m'a déshonorée !

*(Un silence, pendant lequel elle détache un  
poignard d'une panoplie.)*



Ha, je voudrais plutôt mourir sur l'échafaud,  
Mais tenir mon serment.

*(Regardant le poignard)*

C'est cela qu'il me faut.

*(Se penchant au dehors)*

*(Voix à la cantonade.)*

OTTO, *au dehors*

Soldats, que l'on se range en ordre de bataille.  
Et maintenant chargeons à fond cette canaille.

*(Bruits confus d'une mêlée.)*

STEPHANIE, *regardant au balcon*

Qui donc ai-je vu là, marchant sur ces monceaux  
De cadavres ? C'est lui. Ces horribles ruisseaux  
De sang humain qui coule au milieu des ténèbres,  
Aux affreuses lueurs de ces torches funèbres,  
Qui le fait couler ? Lui. Qui tue avec ardeur  
Comme s'il savourait un infernal bonheur ?  
Lui, toujours lui, mon Dieu ! Qui frappe les fronts  
[chaves ?  
Lui. Qui commande en maître à ces meutes de fauves,



A ces colosses roux, à ces hideux vauriens ?  
Lui. Qui prépare là la curée à ses chiens,  
Se ruant, haletants, sur des faibles sans armes ?  
Qui n'a point de pitié pour les cris ni les larmes ?  
Lui que j'osais aimer. Faible cœur, le vois-tu,  
Toi, dont il a souillé la robe de vertu ?

OTTO, *au dehors*

Pas de quartier, soldats ! Qu'on n'épargne personne !

STEPHANIE, *sur la scène*

Je l'entends. Ho ! non, pas de quartier ! L'heure sonne  
Où nous serons vengés tous deux, mon pauvre mort !  
Dieu vient toujours à temps. Le crime a toujours tort.

OTTO, *au dehors*

Entrez dans les maisons, fouillez toutes les caves.  
Il nous faut châtier pour de bon ces esclaves.

LES SOLDATS, *au dehors*

Oui ! Vive l'Empereur et vivent les Germains.



OTTO, *au dehors*

Allons, soldats, plus vite, allons! qu'on les écrase!  
Pas de grâce.

STEPHANIE

Ho! non, je ne ferai pas grâce !  
Le voilà qui s'éloigne aux lueurs des flambeaux,  
Après avoir ouvert pour nous tant de tombeaux!  
Et je n'entends plus rien dans les noires ténèbres,  
Rien que des râles sourds et des plaintes funèbres.

*(Cris des soldats au dehors)*

Victoire à nous, victoire! et vive l'Empereur!

CHŒUR

Oui, nous sommes rois par l'épée,  
Et par notre aïeul Lucifer,  
Par l'âme durement trempée,  
Rois par le muscle et par le fer.

STEPHANIE

Triompher cent contre un, ô facile victoire!  
Vous pouvez être fiers! Quel fumier que la gloire!

*(Entre Otto, sans voir d'abord Stéphanie.)*



## Scène IV

OTTO — STEPHANIE

OTTO, *essoufflé, poudreux, se laisse tomber sur un siège en étendant ses jambes comme un homme fatigué.*

C'est qu'ils se sont battus tous comme des lions.  
Les adolescents mêmes; et c'est que nous avons  
De la peine à passer. Puissent-ils reconnaître  
Cette fois, pour de bon, qu'ils ont trouvé leur maître  
*(Apercevant Stéphanie et d'un ton joyeux et léger)*  
Te voilà de retour. Je te croyais fâchée,  
Et voyant ta fureur, vite je t'ai lâchée,  
Car faut-il l'avouer, le repos de mes jours  
Passe avant les plus tendres, les plus nobles amours.

*(Un silence.)*

La révolte est domptée, ou plutôt elle est lasse.  
Dis, ne voudrais-tu pas déboucler ma cuirasse ?  
Tiens, tu t'y prends fort bien. Ce métal est pesant.  
Tu t'es souillé le doigt : ce n'est qu'un peu de sang.

*(Stéphanie regarde sa main.)*

Donne, je l'essuierai, mais cela tient très fort.  
Tu pâlis, dirait-on, vraiment, c'est bien à tort...



*(Du même ton léger)*

Il en reste toujours. Ha, ma foi! C'est la guerre.

*(Elle retire la main.)*

Pourquoi ne dis-tu rien ? Je te savais naguère  
Boudeuse. Ce défaut, il n'a fait que grandir.  
Depuis que je t'ai vue ici me revenir,  
Tu n'as pas dit un mot! Tu le veux, patience.  
Savoir longtemps attendre est toute ma science.  
Tu désires peut-être encor partir ou fuir.  
Soit! Veux-tu délacer ce justaucorps de cuir ?  
Maintenant me voici comme dans un bain tiède,  
Rafraîchi du combat, grâce à ta main qui m'aide,  
A ta petite main qui tremble bien pourtant.

*(Il s'assied sur le lit de repos.)*

*(D'un ton béat)*

Viens donc t'asseoir ici! Que je suis bien portant!

### STEPHANIE

Je viens.

*(Otto, qui lui tourne le dos, ne peut pas la voir tirer le poignard.)*



OTTO

Dieu, que ta voix est sourde, Stéphanie.  
Profitions à nous deux de cette heure bénie.

STEPHANIE, *venant se placer en face de lui et  
cachant le poignard dans les plis  
de sa robe*

Sire, vous avez fait mourir Crescentius.

OTTO, *léger*

Je l'avoue, hé bien, oui. Que te faut-il de plus ?

STEPHANIE

Quand l'hospitalité doit être à tous sacrée,  
Sire, dans ton palais tu m'as déshonorée...

OTTO, *raillant*

Faut-il point demander pardon à deux genoux ?

STEPHANIE, *le frappant du poignard à deux reprises*

Hé bien, voilà pour moi, voilà pour mon époux!



OTTO, *tombant du lit de repos*

Ho, mourir de sa main!

STEPHANIE, *à genoux*

Pardonne-moi, Seigneur!

**Scène V et dernière**

JOB — TULLUS — LES MEMES

*(Stéphanie s'est relevée en voyant paraître à la porte de la chambre son frère à la tête d'un groupe d'insurgés.)*

TULLUS, *à Job qui veut l'empêcher d'entrer*

Hé, pas tant de façon. Nous voulons l'Empereur.

JOB

Tu ne passeras point.

TULLUS

Où donc sera l'obstacle ?

Toi, tu ne comptes pas. *(Il le renverse.)*



TOUS, *entrant et apercevant le cadavre d'Otto  
et Stéphanie debout*

Ho, quel affreux spectacle !

TULLUS

On nous a prévenus. C'est toi, ma sœur, c'est toi !

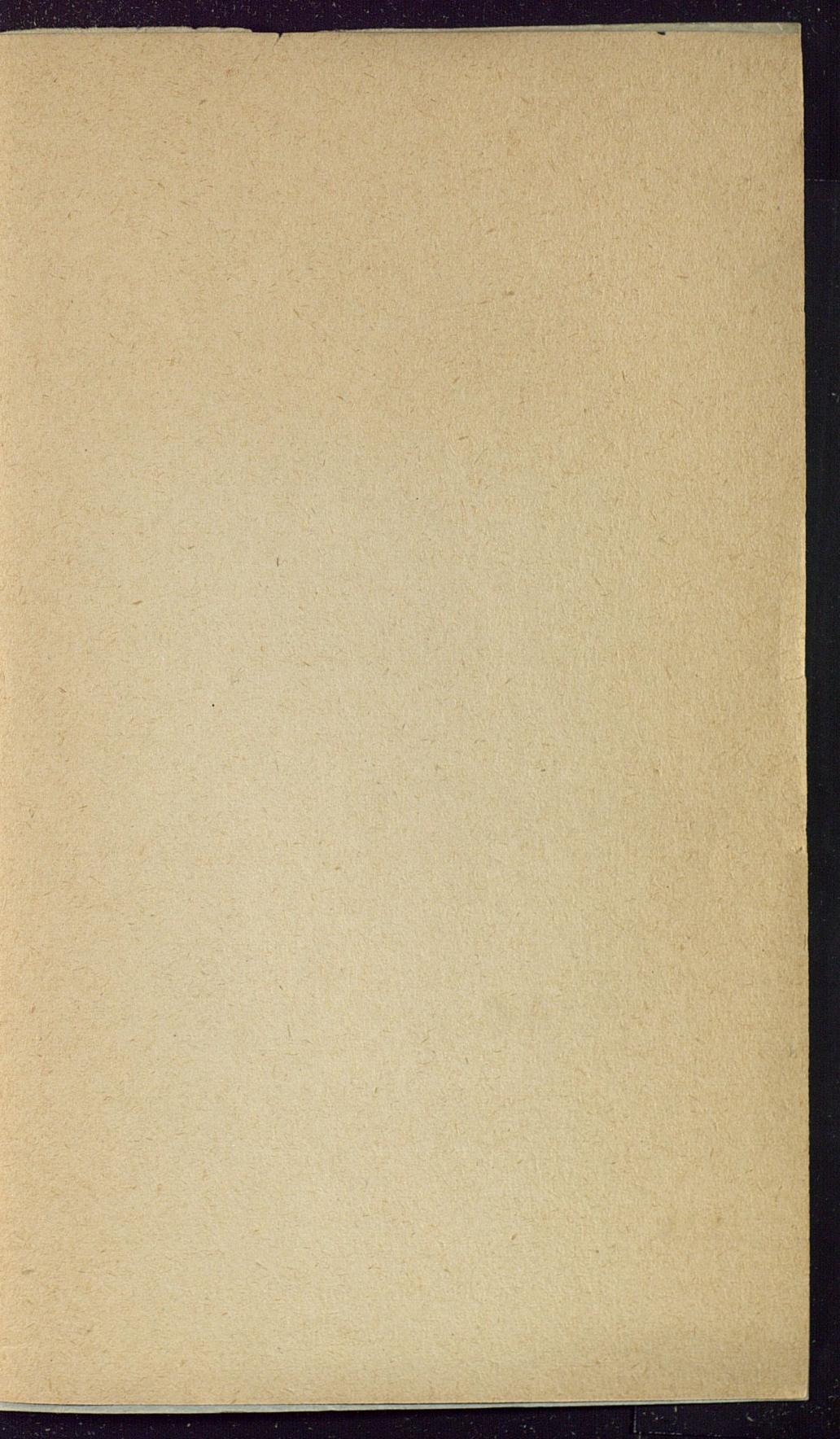
STEPHANIE

Oui ! c'est bien moi, mon frère, et vous savez pourquoi.

FIN









# L' Eglantine

Société Coopérative

Maison Nationale d'Édition

Rue de Lengentier, 20, Bruxelles

---

## EXTRAIT DU CATALOGUE

Joseph WAUTERS, Ministre de l'Industrie et du Travail	
<i>Le Congo au Travail</i> . . . . .	10.00
Louis PIERARD	
<i>Les Trois Borains</i> (avec des images de Anto Carte)	6.00
Léon LEGAVRE	
<i>Poèmes de la Jeunesse rustique</i> . . . . .	10.00
édition originale sur papier « Featherweight », vol.	
num. de 1 à 100 . . . . .	15.00
<i>Verhaeren et le Peuple</i> (illustré) . . . . .	6.00
Constant BURNIAUX	
<i>Fah, l'Enfant</i> (avec des illustrations de Jeanne Meunier-Gaudron) . . . . .	6.00
Sander PIERRON	
<i>Le Bateau démâté</i> (illustré) . . . . .	6.00
Guy-Fernand HANNECART	
<i>Le Fripon de Vêrone</i> , fantaisie en 3 actes, en vers	6.50
Jean TOUSSEUL	
<i>La Maison Perdue</i> . . . . .	9.00
Jeris MINNE	
<i>Alphabet</i> , vingt-six lettres ornées, dessinées et gravées sur bois (tirage de luxe limité à 100 exemp.) . . . . .	10.00
Claire BARIL et Emile VANDERVELDE	
<i>Le Livre Rouge</i> , fr. 6.00 — Edition de luxe . . . . .	10.00
Hélène BURNIAUX	
<i>Autour de Moi</i> (avec des illustrations d'André Blandin)	5.00
René DEUZER	
<i>La Légende du Bonheur</i> (avec des illust. de J. Donnay)	2.75
Berthe VAN ROELEN	
<i>Le Travail des Hommes</i> (avec des bois de Counaye)	6.00
Horace VAN OFFEL	
<i>Le Pinceau d'Or</i> (avec des illust. de l'auteur) . . . . .	1.25

NAMUR

Imprimerie du Peuple